



**UFR SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE SOCIOLOGIE**



LA DIVISION SEXUÉE DU TRAVAIL SOCIAL

*Quels facteurs jouent un rôle déterminant dans la
répartition genrée des travailleuses et travailleurs
sociaux ?*

MEMOIRE DE LICENCE III

Rédigé sous la direction de :

Yves Bonny

Par :

Lola Gaches

N° d'étudiant : 22009953

Année universitaire 2020 – 2021

Table des matières

Démarches préalables	3
Constat établi	3
Construction de la problématique.....	3
Définition des termes.....	4
Hypothèses autour de l'objet d'étude	5
Ampleur du sujet dans le champ de la sociologie.....	6
Terrain d'enquête et entretiens.....	7
Introduction	9
PARTIE 1 – Le travail social, une affaire de femmes ? Perspective socio- historique	10
1.1. Naissance du travail social	11
1.2. Professionnalisation du travail social.....	12
1.3. L'émergence d'un secteur à la fois émancipateur et reproducteur des normes de genre	13
PARTIE 2 - Femmes, hommes et travail social : une répartition genrée des professions occupées	17
2.1. Répartition des genres selon les professions	17
2.2. Une large présence féminine au sein du travail social	20
2.3. Une présence masculine faible et ciblée sur certaines spécialités	22
PARTIE 3 – Les stéréotypes de genre : une influence déterminante	27
3.1. L'essentialisation des compétences comme facteur de la division sexuée du travail social.....	28
3.2. Les agents de socialisation : un rôle central dans l'orientation professionnelle genrée	31
3.3. Professions féminisées et dévalorisées, une interconnexion ?	36
Conclusion	40
Difficultés rencontrées	42
Bibliographie	43
Annexes	45
Annexe 1 : Grille d'entretien	45
Annexe 2 : Examens phénoménologiques des huit personnes enquêtées	46
Annexe 3 : tableaux complémentaires	53
Résumé	54

Démarches préalables

Constat établi

Je suis partie du constat qu'actuellement, dans le centre de formation de travail social dans lequel j'ai étudié durant deux ans - de 2018 à 2020 -, la composition des étudiant.es est marquée par une sur-représentation des femmes. Le constat est similaire pour la majorité des formations, notamment les formations d'assistant.e social.e, de moniteur.trice éducateur.trice mais également d'éducateur.trice de jeunes enfants, qui est l'une des formations la plus féminisée. En revanche, la formation d'éducateur.trice technique et les formations de direction (direction, chef.fe de service, ingénieur.se social) sont bien plus hétérogènes, avec une répartition entre hommes et femmes plus équitable. Comment se fait-il que certaines professions du social attirent plus les hommes que d'autres ? Et comment expliquer cet attrait du travail social pour les femmes ? Est-ce l'aspect technique qui attire plus les hommes ? Ou est-ce l'aspect technique qui attire moins les femmes ? Le questionnement est identique concernant les postes de directions : pourquoi les femmes semblent moins intéressées par les postes de directions dans le travail social que par le travail social même ? Pour accéder à ces formations, un concours d'entrée est nécessaire. Est-ce le concours qui filtre de manière genrée les candidat.es ? Les candidatures pour le travail social sont-elles plus mixtes que ce que laisse penser la composition des promotions d'étudiant.es ?

Pour tenter de répondre à ces interrogations, j'ai décidé de dédier ce mémoire de recherche à la répartition des hommes et des femmes dans le travail social afin de comprendre les mécanismes qui poussent les individus à se diriger, ou non, vers le travail social, et comment cela s'articule en fonction des particularités des métiers du social.

Construction de la problématique

L'élaboration d'un écrit tel que ce mémoire de recherche nécessite de cerner le sujet étudié par une problématique et un objectif précis. Je me suis interrogée sur les normes de genre qui semblent traverser les professions du travail social.

Le genre désigne la construction sociale et culturelle de la différence des sexes. Lorsqu'on parle de genre, on parle du sexe social, construit socialement par la socialisation, et qui induit certains comportements ou certaines attitudes. Ce concept présente l'intérêt d'instaurer une distinction entre le sexe génétique, et la construction sociale et culturelle qui s'y rapporte. Les différences entre les hommes et les femmes sont le produit de la société, de la culture, d'habitus et de stéréotypes.¹ Selon Margaret Mead², l'articulation du genre n'est cependant pas la même selon les époques, les aires culturelles, les groupes sociaux, les niveaux

¹ Rousseil, M. « Femmes et hommes dans le secteur social », *Empan*, vol. 65, no. 1, 2007, pp. 74-78.

² Mead, M. « Mœurs et sexualité en Océanie », *Revue française de sociologie*, 1963, p. 226

d'études. Le philosophe Cornelius Castoriadis³ évoquait en 1975 l'idée que les préjugés, les stéréotypes de genre, les rôles prescrits, sont à l'origine de la construction sociale de l'inégalité des sexes et des particularités psychologiques et sociales selon le genre. Ainsi, la différence entre les sexes est culturelle et elle est le produit d'imaginaires sociaux.

A travers cette étude, je souhaiterais faire émerger un questionnement sur la construction des normes genrées et leur pérennité. Ce second aspect, la pérennité, permettra d'observer l'évolution des normes de genre à travers l'évolution de la proportion de femmes et d'hommes dans le travail social, selon leurs postes. Ce mémoire permettra ainsi de remettre en question les choix professionnels des individus en fonction des normes de genre. Pourquoi les différentes professions du travail social ne sont-elles pas toutes occupées de manière égale en termes de genre ? Cela réside-t-il dans la nature même du travail ? Dans les conditions de travail ? Le travail social est un type de profession qui s'appuie sur des « *compétences sociales* ». Ces compétences sociales expliquent-elles l'aspect genré du travail ? Y'aurait-il des « *compétences sociales* » féminines ? Des « *compétences sociales* » masculines ? Comment s'explique le fait que les femmes semblent s'orienter de manière plus fréquente vers des professions ayant pour mission de prendre soin des personnes précarisées, vulnérables, en situation de handicap, par le biais de leur travail, que les hommes ? Quel rapport peut-il y avoir entre le fait de prendre soin et le fait d'être une femme ?

Par conséquent, je souhaite comprendre ce qui peut motiver les individus, hommes et femmes à la fois dans leur choix de faire du travail social et leur choix de profession ; éducateur.trice spécialisée, éducateur.trice spécialisé.e technique, assistant.e sociale, éducateur.trice de jeunes enfants, assistant.e maternelle, médiateur.trice familial.e, chef.fe de service, directeur.trice de structure, etc. Il s'agit de se poser la question suivante :

« Quels facteurs jouent un rôle déterminant dans la répartition genrée des travailleuses et travailleurs sociaux ? »

Définition des termes

Le **travail social** a été défini de manière internationale par l'IASSW⁴ en 2014 de la façon suivante : le travail social est une « *pratique professionnelle et une discipline. Il promeut le changement et le développement social, la cohésion sociale, le pouvoir d'agir et la libération des personnes. Les principes de justice sociale, de droit de la personne, de responsabilité sociale collective et de respect des diversités, sont au cœur du travail social. Etayé par les théories du travail social, des sciences sociales, des sciences humaines et des connaissances autochtones, le travail social encourage les personnes et les structures à relever les défis de*

³ Castoriadis, C. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

⁴ Assemblée générale de l'Association Internationale des Ecoles de Service Social

la vie et agit pour améliorer le bien-être de tous.” Ainsi, les « travailleuses et travailleurs sociaux » désignent les personnes qui effectuent des métiers issus du travail social ; les différentes « professions occupées » désignent la dizaine de métiers différents qui concernent le travail social. La différence entre les professions est multiple : elle peut concerner le public accompagné (nourrissons, enfants, adultes, personnes âgées), les problématiques rencontrées (situation d’itinérance, addiction, handicap, troubles, etc.), les missions (accompagnement administratif, accompagnement dans le quotidien, etc.) mais aussi le niveau d’étude (niveau I à niveau IV) et le type de profession (cadre ou employé).

La **répartition genrée** désigne le fait que les femmes et les hommes semblent se répartir de manière inégale dans les différentes professions du travail social, en fonction de leur genre.

Le terme de **facteur** désigne ici ce qui a joué un rôle dans l’apparition du phénomène genré du travail social, dans le déroulement de ce processus. Si les facteurs jouant un rôle dans l’apparition de l’aspect genré du travail sont multiples, ceux qui ont le plus d’influence seront ici recherchés, comme le désigne l’expression de « **facteurs qui jouent un rôle déterminant** ».

Hypothèses autour de l’objet d’étude

« Dans le travail social domine l’idée que l’action relève d’un savoir-faire social qui peut se résumer à un savoir-être femme, pour ne pas dire un savoir-être mère »

Marc Bessin, sociologue

L’objet d’étude se définit principalement autour de l’orientation professionnelle des travailleuses et travailleurs sociaux en fonction du genre des individus. L’une des hypothèses permettant d’y répondre concerne les rôles sociaux attribués aux hommes et aux femmes ainsi que leur impact. Pour cela, une étude approfondie sur les normes de genre qui traversent le travail sera nécessaire ainsi que sur la manière dont elles se créent et se diffusent. Un aspect historique permettra de comprendre le processus de construction du travail social. Pour cela, il sera intéressant de se pencher sur l’origine du travail social. Après avoir étudié le contexte socio-historique du travail social et des normes de genre, il sera pertinent d’observer comment ces deux aspects s’articulent ensemble : Comment le travail social est-il traversé par le genre ?

La première hypothèse est liée au phénomène d’essentialisation des compétences requises pour effectuer les métiers du travail social, comme étant féminines. Cette hypothèse découle du constat selon lequel il existe une socialisation genrée dans la société, dans laquelle les femmes détiendraient des compétences naturelles pour le fait de prendre soin d’autrui à travers l’écoute, l’empathie, la communication.

La seconde concerne le processus de scolarisation. La socialisation des élèves se réalise de manière différentielle en fonction du genre et les stéréotypes de genre influencent fortement les parcours individuels. Les différences, qui apparaissent très tôt à l'école, sont en lien avec des processus genrés qui organisent la hiérarchie⁵. Il est donc question de disparités de réussite, d'orientation scolaire, d'attitude et de motivation.⁶

La troisième hypothèse est conséquente à la première. Elle concerne le processus d'orientation et de choix des filières éducation/santé/social qui sont influencées par les dimensions de socialisation évoquées plus haut. C'est pourquoi peu de garçons se dirigent vers les carrières sociales et éducatives. Il existe une division sexuée des disciplines⁷, des filières de formation et des métiers. Cette division génère un processus de sélection et de professionnalisation particulier.

Pour répondre à ces hypothèses, deux types d'analyse seront mobilisés. Dans un premier temps, une analyse quantitative permettra d'identifier les potentielles variables qui expliquent la répartition des individus en fonction de leur genre, dans les diverses professions du travail social. Dans un second temps, une analyse qualitative, à partir d'entretiens individuels semi-directifs, permettra de comprendre les motivations des personnes concernées par l'enquête ainsi que leur contexte de vie. Appuyées par des lectures de livres et d'articles scientifiques, ces enquêtes quantitative et qualitative permettront de comprendre les facteurs déterminants influençant sur la répartition inégale entre hommes et femmes dans le travail social.

Cette recherche ne se vaudra pas l'unique réponse à cette problématique du travail social vis-à-vis des questions de genre car il s'agirait d'approfondir ce sujet par le biais d'une étude bien plus conséquente, mais elle s'efforcera d'amorcer certaines réponses à notre échelle. Ainsi, il ne sera pas possible de traiter toutes les particularités dans ce mémoire de recherche. Il sera plutôt question d'aborder des concepts sociologiques expliquant quelques aspects du phénomène qu'est la répartition genrée au sein du travail social.

Ampleur du sujet dans le champ de la sociologie

La question du genre et de son influence est très répandue dans le champ de la sociologie. En effet, il s'agit d'un facteur influençant divers phénomènes sociaux qui a été largement analysé. Il existe notamment des études spécialisées dans les questions de genre ; les études de genre forment un champ de recherche pluridisciplinaire qui étudie les rapports sociaux entre les sexes. Le genre est considéré comme une construction sociale et est analysé

⁵ Bourdieu, P. 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. Liber, 134 p.

⁶ Toczek, M.C. 2005. « Réduire les différences de performance selon le genre lors des évaluations institutionnelles, est-ce possible ? », *L'orientation scolaire et professionnelle*, n° 4, vol. 34, Paris, cnam

⁷ Bessin, M. 2006, Genre et renouveau du travail social, *DGCS, Genre et travail social*, n° 4

dans « tous les domaines des sciences humaines et sociales : histoire, sociologie, anthropologie, psychologie et psychanalyse, économie, sciences politiques, géographie... ». ⁸ De manière générale, les études de genre proposent une démarche de réflexion et répertorient ce qui définit le masculin et le féminin dans différents lieux et à différentes époques. En d'autres termes, elles s'interrogent sur la manière dont les normes se reproduisent au point de sembler « naturelles ».

La question du travail a beaucoup été étudiée en sociologie, notamment par Georges Friedmann dans son article « Qu'est-ce que le travail ? » ⁹. Selon lui, la sociologie du travail est « *l'étude, sous leurs divers aspects, de toutes les collectivités humaines qui se constituent à l'occasion du travail* ». La sociologie du travail a pour objectif de questionner les rapports que tissent les personnes dans le milieu du travail, en partant du postulat que ces rapports sont multiples, complexes, et concernent à la fois le temps du travail et le temps hors travail, le « dedans » et le « dehors » du lieu de travail. C'est de cette hypothèse que part mon objet d'étude : dans quelle mesure les enjeux sociétaux peuvent se révéler à travers le travail, en l'occurrence, le travail social ?

Terrain d'enquête et entretiens

Profil des personnes enquêtées, modalités du questionnaire et thèmes abordés

Le choix des personnes interrogées s'est basé sur une volonté d'accéder à des points de vue pluriels afin d'avoir un résultat qui serait le plus objectif possible. Ainsi, l'âge, la profession, le lieu de vie et le genre des personnes interrogées est diversifié. J'ai contacté, par différents biais, des travailleuses et travailleurs sociaux, encore en étude ou actuellement en fonction. Je me suis également servi d'un [groupe sur Facebook](#) nommé « Tu sais que tu es travailleur social quand... » sur lequel beaucoup de travailleuses et travailleurs sociaux se partagent leurs expériences, leurs doutes, leurs questions. C'est un groupe très actif et réactif, ce qui m'a permis de rapidement mobiliser des personnes pour participer à mon enquête. En effet, j'ai écrit un message sur le groupe invitant les personnes qui le désiraient à me contacter afin d'effectuer un entretien durant environ une heure à propos de leur propre rapport au travail social dans le but de réaliser un mémoire portant sur le travail social. Ce message s'adressait à tout type de travailleur.se sociale. Progressivement, une dizaine de personnes ont répondu. Il ne s'agissait que d'éducateur.trices spécialisé.es. J'ai choisi les trois premier.es qui avaient répondu à ce message car je ne souhaitais pas réaliser dix entretiens en plus des cinq autres déjà effectués.

⁸ « Les gender studies pour les nul(-le)s », *Sciences humaines*, 30 janvier 2014.

⁹ Friedmann, G. 1960. « Qu'est-ce que le travail ? » ? *Les annales*, 15-4 pp. 684-701

J'ai effectué huit entretiens semi-directifs, par le biais d'une grille d'entretien¹⁰ abordant trois thématiques, afin de guider et de catégoriser les questions posées à l'enquêté.e. La première thématique concernait la vie personnelle des enquêté.es (conjoint.es, enfants et soin des enfants, origine sociale des parents, des grands parents, ambiance familiale), la deuxième thématique concerne la vie professionnelle (parcours scolaire et professionnel) et la dernière concerne la vision du travail social des personnes enquêtées, sous l'aune du genre. Je me suis ensuite basée sur des chiffres issus d'une enquête afin qu'elles et ils me donnent leur avis sur ces faits. Il s'agissait de chiffres concernant le taux d'hommes et de femmes dans le travail social et de leur répartition, issus de l'enquête [« 13 900 étudiants en formation d'éducateur spécialisé en 2017 »](#) réalisée par le DREES.

J'ai adapté les questions en fonction des réponses des enquêté.es. En effet, il s'agissait d'avoir une base commune pour tous les entretiens tout en prenant en compte des nuances apportées par chaque individu. En raison du contexte sanitaire, tous les entretiens se sont faits par appel téléphonique ou par appel en ligne via l'application Zoom, en fonction de ce qui arrangeait les personnes enquêtées. J'ai enregistré chaque entretien avec l'autorisation des personnes et pris des notes. Les entretiens se sont déroulés entre le 10 février et le 15 mars 2021 et ils ont duré une heure en moyenne.

Méthodologie de l'analyse des entretiens : le choix de l'examen phénoménologique

L'ensemble des enquêté.es ont été anonymisé.es et leurs prénoms ont été modifiés. Huit examens phénoménologiques ont été effectués pour chacun.ne des enquêté.es¹¹. Le but de ces examens phénoménologiques est de dégager la trame principale des événements et des jugements rapportés ou observés durant l'enquête et de reconstituer ce qui est appelé « le vécu des sujets », tout comme le point de vue et la perspective des enquêté.es. Pour cela, une série de lectures et relectures « phénoménologisantes » des entretiens fut tout d'abord mise en place, dans un souci de retour aux expériences et aux événements. Ensuite, afin de commencer à produire l'examen phénoménologique, des énoncés phénoménologiques ont été notés en marge des transcriptions, tentant de cerner peu à peu l'essence du récit de l'enquêté.e. Il s'agit de synthétiser, en marge du texte, l'essence du témoignage livré à partir de questions simples telles que : « qu'est-ce qui est avancé, exprimé, mis en avant ? », « quel est le vécu explicité à travers ces propos ? », « que raconte le sujet ? », « quelle est l'essence de l'expérience du sujet et le sens de son témoignage tels que mis en avant par lui ? », « quelle est la parole donnée, la logique exposée, le regard proposé ? ». Il faut lier par un récit les éléments les plus phénoménologiquement probants de l'entretien (ou de toute autre source

¹⁰ Cf. annexe 1 : grille d'entretien

¹¹ Cf. annexe 2 : examens phénoménologiques des huit personnes interrogées

de données). La logique essentielle mise en avant par la personne enquêtée est dégagée le plus fidèlement possible à travers la rédaction des récits phénoménologiques qui reprend la narration des témoignages. Il a été ainsi souhaité que ces examens phénoménologiques permettent de faire l'expérience intime de la perspective de la personne enquêtée.

Introduction

Comme l'écrivait Habermas, nos sociétés occidentales sont des « *sociétés fondées sur le travail* ». ¹² Le travail est au fondement de l'ordre social, déterminant largement la place des individus dans la société et qui continue à la fois à d'être le principal moyen de subsistance et d'occuper une part essentielle de la vie des individus. Travailler est une norme, un « *fait social total* ». ¹³ S'il a longtemps été synonyme de souffrance, aujourd'hui l'amélioration et la stabilisation de la condition salariale tendent vers un « *travail-épanouissement* » ¹⁴, et non plus seulement une source de revenu. Cependant, le travail, comme toute activité humaine, est traversé par des normes et des déterminismes sociaux : « *étant toujours inscrit dans des rapports sociaux, le travail est l'objet de tensions, de débats et de conflits, le fruit de représentations individuelles et sociales qui s'entrechoquent.* » ¹⁵

Le travail étant marqué par des normes sociales, il semble intéressant de l'étudier à travers le prisme du genre – qui est une des normes sociales qui marque la société – afin de nous éclairer sur les rapports sociaux actuels en France. En effet, le genre permet d'analyser les situations sociales, les comportements et les rôles de chacune et chacun. Le genre « *fait désormais partie du vocabulaire politique et institutionnel de l'Europe et devient incontournable dans le domaine de la recherche, tout un ensemble d'interrogations se déclinent à partir de ce nouveau concept* ». ¹⁶

L'utilisation du genre comme catégorie d'analyse dans le champ spécifique du travail social est une des manières de le comprendre. Il est cependant intéressant de noter qu'il existe, dans le secteur du travail social, un certain « *déni du genre qui trouve ses racines dans le temps long du développement de ce secteur* » ¹⁷, comme l'évoque Marc Bessin. Un point de vue historique sur le travail social permettra ainsi de comprendre les enjeux qui l'entourent.

Étudier les différences marquées selon les métiers et les secteurs de l'intervention sociale, c'est se rendre compte que neuf professionnels sur dix sont des femmes et que seules les fonctions de direction et de technique sont encore majoritairement exercées par des

¹² Habermas, J. 1985. *Après Marx*, Fayard

¹³ Méda, D. 2018. « Introduction », *Le travail*. Presses Universitaires de France, pp. 3-5.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Gilles Amado, 2013, p. 172

¹⁶ Goffman, E. 1977, *L'arrangement des sexes*, présenté par Claude Zaidman, La Dispute,

¹⁷ Bessin, M. 2005, "À propos de la sexuation du social", *Mouvements* 1, 2005 (no 37), p. 146-149

hommes. Ainsi, analyser avec précision la manière dont s'articule la répartition des professionnel.les au sein du secteur du travail social se révèle également intéressant. Selon Marc Bessin, la prégnance des figures stéréotypées des travailleuses et travailleurs sociaux constitue un obstacle à une mixité égalitaire et un gage de la perpétuation d'une division sexuée du travail social. A la ségrégation professionnelle s'ajoute la reproduction des stéréotypes de genre qui s'entretiennent mutuellement et qui influent sur l'orientation des professionnel.les, l'organisation du travail des équipes, l'accès aux postes de responsabilité et le déroulement de carrière. Ainsi, étudier la construction des stéréotypes de genre et leur influence permettrait également d'identifier des facteurs déterminants dans l'aspect genré de la répartition des professionnel.les dans le travail social.

Ainsi, quels facteurs jouent un rôle déterminant dans la répartition genrée des travailleuses et travailleurs sociaux ?

Tout d'abord, une étude socio-historique du travail social en France permettra d'accéder à des clés de lecture essentielles pour comprendre les enjeux actuels tels que la notion de genre dans le travail social. Dans un second temps, nous constaterons et analyserons la répartition des hommes et des femmes dans les métiers du social en France et son évolution dans le temps. Enfin, nous étudierons les agents de socialisation et l'intériorisation du care comme facteurs déterminants dans la répartition genrée du travail social.

PARTIE 1 – Le travail social, une affaire de femmes ? Perspective socio-historique

« L'histoire n'est pas la science du passé, elle est la science des rapports réciproques entre le présent et le passé. »¹⁸ March Bloch

Cette première partie vise à comprendre comment le contexte historique a joué un rôle dans les enjeux actuels en matière de genre et de travail social. Observer et comprendre l'émergence du travail social en France dans une perspective socio-historique permet de comprendre les mécanismes et les phénomènes qui ont influencé le large investissement des femmes dans ce secteur de travail. Il s'agit de s'intéresser à la création et à la professionnalisation de ce secteur, avant de comprendre le rôle à la fois émancipateur et essentialisant qu'il a pu jouer pour les femmes.

¹⁸ March Bloch, historien, dans *Le Monde de l'éducation* - Juillet / Août 2001

1.1. Naissance du travail social

D'après Brigitte Bouquet, historienne du travail social, le travail social a été longtemps – et est encore largement – une affaire de femmes.¹⁹ Elle explique que le travail est fondé à l'origine sur le soin, l'écoute, l'aide et fut perçu comme un prolongement, un élargissement de l'amour maternel, hors des limites du foyer familial. Alors que les hommes produisaient des richesses en construisant l'économie industrielle, les femmes devaient veiller sur les petites et sur les personnes vulnérables.

Selon Michel Pigenet et Danielle Tartakowsky,²⁰ le travail social est né dans une volonté collective de femmes déterminées à agir à propos des enjeux sociaux de leur temps. Il s'agit en effet d'une recherche de paix sociale après les événements de 1848 qui ont ébranlé toute la société post-révolutionnaire : les conditions du « vivre ensemble » et de la « cohésion nationale » sont questionnées. Selon Robert Durand et Yannick Marec²¹ : « *partout, des hommes et des femmes réfléchissent, imaginent, débattent, écrivent : les idées et les problématiques se renouvellent* ». L'objectif est d'agir concrètement sur les effets de la seconde industrialisation où « *l'intérêt de quelques-uns se révèle en contradiction avec l'amélioration du sort du plus grand nombre* ».²² Trois initiatives sont alors fondatrices des branches du travail social.

La première est celle du pédagogue allemand Friedrich Fröbel (1782-1852), qui invente des jardins d'enfants. En France, de nombreuses femmes²³ suivent la méthode fröbelienne et organisent les premiers jardins d'enfants, ce qui est une occasion d'émancipation et d'autonomie par leur propre professionnalisation.

La deuxième initiative concerne l'enseignement de l'économie domestique, concernant l'éducation des familles et des ménages aux bienfaits du progrès²⁴. Les promotrices de cet enseignement domestique, telles qu'Augusta Moll-Weiss, en font un « *instrument en faveur de l'autonomie des femmes* » où celles-ci, tout en glorifiant leur rôle de mère et la responsabilité qui lui est attachée, « *peuvent acquérir les moyens d'une vie économiquement et intellectuellement autonome* ».²⁵

¹⁹ Brigitte, B. 2007, « Cachez-moi ce genre que je ne saurais voir... », *Empan*, vol. 65, no. 1 pp. 18-26

²⁰ Pigenet, M., Tartakowsky D., (sous la direction de), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, op. cit.

²¹ Durand, R., Marec, Y. 2004, « L'invention d'un mode d'action », *Les centres sociaux, 1880-1980. Une résolution locale de la question sociale ?* Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, p. 15-17.

²² Ibid.

²³ Telles que Marie Gahéry, Émilie Brandt, Adèle Fanta

²⁴ Selon la vision positiviste du XIXe siècle

²⁵ Roll, S, 2009 « "Ni bas-bleu, ni pot-au-feu" : la conception de "la" femme selon Augusta Moll-Weiss (France, tournant des XIXe-XXe siècles) », *Genre & Histoire*, automne 2009

La troisième initiative envisage le soutien à la vie familiale dans les quartiers ouvriers. Les résidentes, travailleuses sociales²⁶, souhaitent apporter concrètement une conception nouvelle d'intervention sur la pauvreté.

Pour chacune des initiatives citées, la même logique est à l'œuvre : des femmes se professionnalisent dans le champ du travail social à partir de la responsabilité qui leur est reconnue et attribuée socialement : l'intervention dans la vie quotidienne. Elles prennent alors l'initiative d'intervenir dans l'organisation et la conception de la vie pour faire société en développant des formations et de la professionnalisation des femmes dans ces actions.

Ainsi, à propos de son institution créée en 1897, nommée « l'Ecole des mères », Augusta Moll-Weiss, déclare selon Sandrine Roll²⁷ ne pas vouloir « *former uniquement des fées du logis* » mais veut lutter « *contre l'enfermement de la femme dans un pot-au-feu* ». Il s'agissait d'une « *école libre et gratuite d'économie domestique et d'hygiène* » à destination des jeunes filles uniquement. Les propos rapportés rendent compte de la conscience des femmes à l'égard de leur condition en tant que femmes ainsi que de leur assignation sexuée et politique.

Durant cette époque, même si les femmes n'ont pas de droits politiques, leurs idées et leurs intentions se font entendre grâce à leur organisation collective, notamment en se réunissant dans des salons²⁸, ce qui a joué un rôle important dans « *l'éducation collective* » des femmes à la vie publique et politique²⁹. Leurs projets d'actions sociales se développent et finissent pas s'institutionnaliser au sein de l'État social³⁰ par le biais de créations d'écoles.

1.2. Professionnalisation du travail social

Le travail social commence ainsi à exister en tant que corps de savoirs et de pratiques au début du XXème siècle, avec les premières écoles sociales. En 1906, dans la Revue Philanthropique, est déclaré qu'« *éduquer ceux que l'on aide exige une éducation parallèle de ceux qui aident* ». Les premières écoles de travail social voient alors le jour, dont certaines sont premièrement créées en adéquation avec des valeurs catholiques.

Dès 1932, l'Etat institutionnalise ces écoles par le biais d'un diplôme officiel. Cette démarche s'inscrit également dans une volonté de la République de passer du « caritatif » à l'« action

²⁶ Telles que Marie Gahéry, Marie-Jeanne Bassot, Apolline de Gourlet, Mathilde Girault

²⁷ Roll, S, 2009 « "Ni bas-bleu, ni pot-au-feu" : la conception de "la" femme selon Augusta Moll-Weiss (France, tournant des xixe-xxe siècles) », *Genre & Histoire*, automne 2009

²⁸ Espaces à dominante féminine sont dans la société de l'époque des lieux d'accès et de diffusion des savoirs, des lieux de débat équivalents des clubs ou cercles masculins

²⁹ Sudda, M, 2013, « Politisation et sociohistoire », *Dictionnaire genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 407-418.

³⁰ Pascal, H. 2008, *Histoire du travail social. De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Rennes, Presses de l'ehesp, 2014 ; Jovelin, E. 2008, *Histoire du travail social en Europe*, Paris, Vuibert

sociale ». Christine Rater-Garcette³¹ insiste sur le moment de la séparation de l'Église et de l'État en 1905 comme étape déterminante pour la mise en route d'un courant de professionnalisation du travail social.

Selon Marianne Modak, Hélène Martin, Véréna Keller,³² au début du XXe siècle s'ouvrent les premières écoles de service social formant des infirmières-visiteuses³³ et des assistantes sociales, mais qui ne sont pas encore reconnues par l'Etat. Ces écoles sont gérées par des groupes de femmes ou des associations largement féminisées. C'est le cas de l'École normale sociale fondée en 1911, l'École pratique de service social fondée en 1913 ou l'École des surintendantes d'usines et de services sociaux en 1917. Dès 1923, les écoles formant des infirmières-visiteuses et des assistantes sociales ont été répertoriées par le Comité d'entente des écoles de service social. S'appuyant, entre autres, sur les travaux de la première Conférence internationale de service social à Paris en 1928, la majorité de ces écoles sont officiellement reconnues. Ainsi, dès 1932, ces écoles finissent par obtenir un diplôme : le brevet de capacité professionnelle permettant de porter le titre d'assistant et assistante de service social de l'État français.

Jusqu'en 1932, la majorité de ces écoles sont officiellement reconnues pour former des « infirmières-visiteuses » et des « assistantes sociales ». Après cette date, le législateur tranche en gardant le terme d'assistante sociale, tout en maintenant les infirmières-visiteuses jusqu'en 1938. Ces deux diplômes sont fusionnés en 1938 : après une année commune, les étudiantes pourront s'orienter soit vers un diplôme d'infirmière (en un an), soit vers un diplôme d'assistante de service social (en deux ans).

1.3. L'émergence d'un secteur à la fois émancipateur et reproducteur des normes de genre

L'émancipation des femmes par le biais du travail social

Comme le souligne René Rémond, en se mouvant dans les « vertus féminines » de dévouement, les travailleuses sociales légitiment leur engagement professionnel dans un secteur qui leur assure un certain prestige, une assez large autonomie dans leur travail et, surtout, leur indépendance. Cette indépendance gagnée par le salariat se complète par l'indépendance due au célibat. En effet, l'Abbé Charles Grimaud, l'un des spécialistes les plus réputés de la famille catholique des écoles sociales, écrit, dans *Les non-mariées* en 1933 : « les assistantes sont des jeunes filles qui, après des études assez poussées d'hygiène, de

³¹ Bouquet B., Garcette C., Salomon G.-M. 1995, « Les premières écoles de service social (1908-1938) : un atout majeur pour la professionnalisation des assistantes sociales », *Vie sociale*, n° 1-2.

³² Modak, M., Martin, H., Keller, V. 2013, « Le travail social entre émancipation et normalisation : une voie étroite pour les approches féministes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 32, no. 2, 2013, pp. 4-13.

³³ Le féminin sera ici utilisé car il reflète la situation de la période : selon Henri Pascal, « les hommes assistants sociaux devaient représenter, en étant généreux, moins de 0,2 % du corps professionnel »

sociologie, de prophylaxie, de morale, de soins aux enfants, sont chargées par des administrations occupant un nombreux personnel de pourvoir aux besoins moraux et sociaux des employés et de leurs familles. L'assistante est toujours une non-mariée. Si elle se décide à prendre un époux, elle cesse son service. On considère qu'elle doit toute sa vie à la charge qu'elle assure, et que toujours elle devra l'accomplir avec un total dévouement »³⁴. L'accès des femmes au statut de travailleuse sociale, leur permet donc de s'émanciper de l'unique place de mère ou d'épouse. En s'investissant dans le social, les femmes peuvent gagner une position sociale et un poids social qu'elles ne peuvent avoir ni dans la sphère économique, ni dans la sphère politique du fait qu'elles n'ont pas le droit de vote. Cette injonction du célibat permet en effet aux travailleuses sociales d'échapper à la dépendance financière et légale d'un potentiel mari.

En intégrant le nouveau champ du travail social, les femmes accèdent ainsi à une indépendance par le biais d'une vie professionnelle dont elles étaient généralement exclues. Parvenir à cette sphère du travail était largement accepté : l'investissement des femmes dans ce secteur fut plus facilement toléré qu'un autre investissement professionnel, grâce à l'essentialisation des compétences sociales des femmes telles que l'empathie ou la douceur. Les femmes se sont alors simplement appuyées sur les ressources liées à l'activité traditionnellement assignée aux femmes et plus particulièrement sur la maternité afin de se constituer un champ d'action autonome. Le sociologue Michel Chauvière nomme ce phénomène une « *stratégie de compétence de femmes ayant fait le choix du social* »³⁵.

Enfin, l'historien René Rémond souligne cette ambivalence entre essentialisation des compétences féminines et accès à l'émancipation par le travail social : « *cette totale féminisation trouvait son explication comme sa justification dans une convergence de données qui illustrent un âge de l'histoire des mentalités. On jugeait ce type d'activité conforme aux qualités traditionnelles que l'on prête au sexe féminin, de dévouement, de délicatesse, de générosité : c'était un prolongement ou un succédané des vocations hospitalières des ordres religieux. Mais aussi, en accord avec l'ambivalence habituelle des comportements collectifs, l'engagement dans le service social a répondu pour certaines à un besoin informulé, à une aspiration parfois inconsciente d'échapper à l'existence oisive et dépendante de jeunes filles de la bonne bourgeoisie. En retour, la profession a émancipé de nombreuses femmes : à cet égard, le développement du service social a contribué par l'étendue des responsabilités*

³⁴ Rater-Garcette, C. 1997, *La Professionnalisation du travail social*, Paris, L'Harmattan, p. 110-111.

³⁵ Chauvière M. 1996, « Préface », in Rater-Garcette, *La professionnalisation du travail social. Action sociale, syndicalisme, formation 1880-1920*, Paris, L'Harmattan, coll. « Technologie de l'action sociale ».

*exercées, par les initiatives qu'elles durent prendre ou imposer, par l'estime que leur valut leur désintéressement, à transformer la condition de la femme dans la société française ».*³⁶

Nouvelle image des femmes...

Comme l'explique l'historien Henri Pascal, le début de la Seconde Guerre mondiale, va bousculer la mise en œuvre de ce diplôme. Pour faire face aux besoins nés de la guerre et du début de l'Occupation, des formations courtes sont mises en place. En effet, durant la guerre, du fait de la mobilisation des hommes, les femmes ont dû travailler ; le travail des femmes en usine de guerre est alors à l'origine d'une nouvelle figure de travailleuse sociale, la surintendante d'usine, dont la fonction est de mettre en place des services sociaux dans les usines de guerre qui emploient des femmes. Faisant souvent face à la désorganisation des soins et à l'absence de médecins, elles apprennent rapidement à compter sur elles-mêmes, à développer des qualités d'organisatrices, qu'elles n'oublient pas quand la paix est revenue³⁷. L'entrée massive des femmes dans la production industrielle et agricole pendant la guerre induit une transformation du regard : comment se fait-il qu'une « faible femme » peut fabriquer des bombes, conduire une locomotive, conduire la charrue ? L'image sociale de la femme change.

...recentrée sur la famille

Cependant, le régime de Vichy recadre cette émancipation et cantonne les femmes à leur fonction de mère. L'année 1939 voit l'adoption du Code de la famille et, dès 1940, le gouvernement de Vichy proclame sa volonté de « *défendre la famille* », construite autour d'un pilier central : la mère de famille. Le mariage, la natalité et la famille nombreuse sont encouragées : le divorce est interdit dans les trois premières années de mariage³⁸ et l'avortement est sévèrement poursuivi³⁹. La place des femmes est au foyer, où leur devoir est d'engendrer, elle doit se consacrer exclusivement à l'entretien du foyer et des enfants.⁴⁰ Le service social devient alors, pour le régime de Vichy, un symbole de la prolongation du rôle des femmes en tant que mères, alors qu'il était devenu un moyen d'émancipation pour les femmes durant les années précédentes. Une brochure du Commissariat général à la famille s'adresse aux travailleuses sociales et les encourage à s'investir dans le travail de « relèvement des familles », avec l'image de l'assistante sociale comme mère universelle :

³⁶ Rémond R. (1980), « Préface », in Knibiehler Y., *Nous, les assistantes sociales. Naissance d'une profession*, Paris, Aubier, coll. « Historique ».

³⁷ Pascal, Henri. « Le développement des interventions sanitaires et sociales (1914-1939) », , *Histoire du travail social en France. De la fin du XIX^e siècle à nos jours*. Presses de l'EHESP, 2014, pp. 63-112.

³⁸ Loi du 2 avril 1941.

³⁹ L'« avorteuse », Marie-Louise Giraud, sera condamnée à mort et exécutée en juillet 1943

⁴⁰ Hyacinthe Dubreuil « À l'image de la mère. Essai sur les missions de l'assistante sociale », 1942

« Autour de l'idée de relèvement de la famille par l'aide et l'éducation de celle qui en a la responsabilité : la mère, le service social, avec sa foi, doit faire une chaîne ; [...] Les yeux levés vers les objectifs lumineux qui doivent être les nôtres et, la main dans la main, soyons prêtes à encadrer "ces mamans de France qui nous donneront les richesses infinies dont notre pays a besoin. »⁴¹ Ici, il est clairement assumé que le travail social s'est construit sur la valeur famille, avec la mère comme symbole principal. Autrement dit, le travail social est considéré comme le prolongement du rôle majeur et primordial dans la vie des femmes, celui d'être mère.

La montée du féminisme

Malgré cette image, diffusée par le régime de Vichy, d'une prolongation du rôle de mère en tant que travailleuse sociale, il existe un véritable lien entre émergence du travail social et émancipation féminine. A la fin des années 1970, l'historienne Yvonne Knibiehler⁴² met en lumière, à travers la lutte des assistantes sociales au sein du féminisme, les liens évidents entre l'histoire du travail social, l'histoire des femmes et l'histoire du féminisme.

Par ailleurs, selon Marianne Modak, Hélène Martin et Véréna Keller⁴³, le développement des mouvements féministes a permis de remettre en question l'ancienne répartition des rôles en société selon le genre : les formations du travail social s'ouvrent aux hommes, les diplômes se diversifient, s'institutionnalisent et s'étendent.

L'histoire du travail social apparaît comme un facteur explicatif de la sur-représentation des femmes dans le travail social. En effet, le contexte socio-historique de la création du social en tant qu'activité professionnelle nous permet de comprendre la raison pour laquelle autant de femmes s'engagèrent dans le travail social. L'impossible accès des femmes au monde du travail, aux sphères de pouvoir ainsi que leur assignation à la sphère domestique ont mené les femmes à s'investir dans une des voies professionnelles qui leur était légitimé : le travail social. L'héritage culturel du travail social est toujours très fort : si les professions dans les secteurs du social sont ouvertes à tous et à toutes, une large proportion de femmes se forment, encore actuellement, au travail social.

Après ce retour sur le contexte socio-historique de l'émergence du travail social, il s'agit, dans la partie suivante, de constater et d'analyser l'état actuel de la répartition genrée des personnes travaillant dans le secteur social.

⁴¹ Pascal, Henri. « Le développement des interventions sanitaires et sociales (1914-1939) », , *Histoire du travail social en France. De la fin du XIX^e siècle à nos jours*. Presses de l'EHESP, 2014, pp. 63-112.

⁴² Knibiehler Y. 1998, « Féminisme et travail social », *Vie sociale*, n° 3.

⁴³ Modak, M., Martin, H., Keller, V., 2013, « Le travail social entre émancipation et normalisation, une voie étroite pour les approches féministes » *Nouvelles Questions Féministes* 2013/2 (Vol. 32), pages 4 à 13

PARTIE 2 - Femmes, hommes et travail social : une répartition genrée des professions occupées

Hommes et femmes continuent de ne pas exercer les mêmes professions. Afin de saisir les mécanismes et les modalités de cette ségrégation sexuée, il convient d'observer la répartition femmes hommes au sein des formations en travail social. On observe un double constat : d'une part, les femmes représentent la grande majorité des personnes étudiant au sein de ces formations, d'autre part, il existe de réelles disparités en matière de répartition femmes hommes selon les types de parcours choisis par les étudiant.es, qui révèle des informations-clés sur les stéréotypes de genre.

2.1. Répartition des genres selon les professions

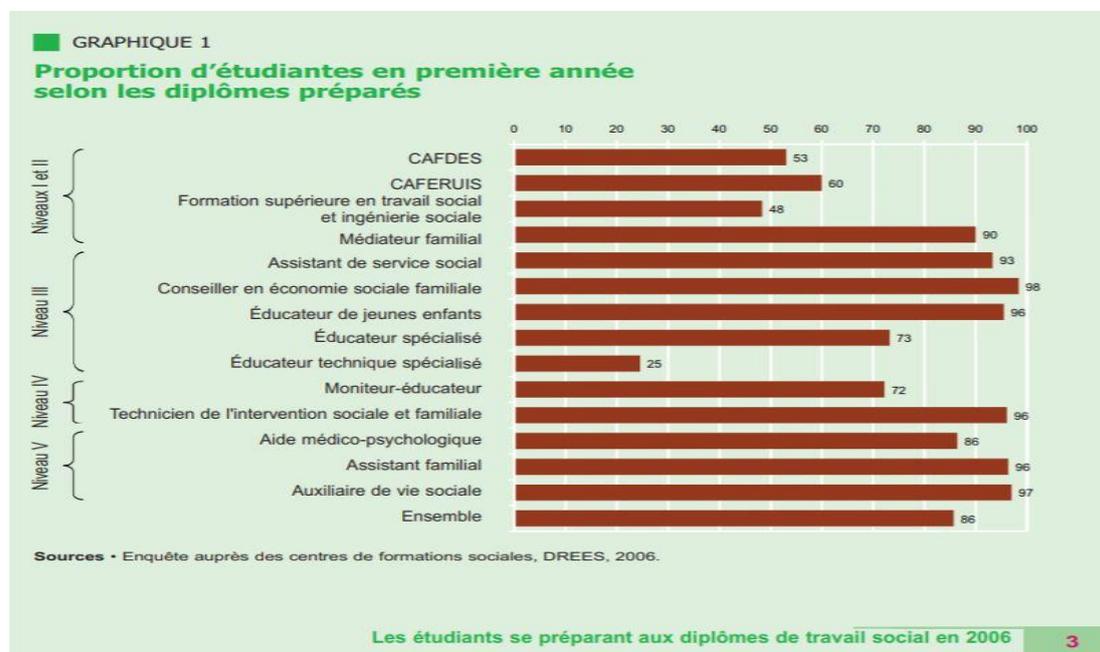
Le travail social se décline aujourd'hui à travers de multiples professions, par le biais de formations diplômantes ou non (avec une quinzaine de formation diplômantes), qui sont plus ou moins en contact direct avec les personnes accompagnées. Nous nous focaliserons sur les formations professionnalisantes et les plus connues du grand public. Trois différences majeures sont à distinguer dans les professions de travail social mais qui évidemment sont susceptible d'être nuancé en fonction de la mission demandé. Il existe ainsi un groupe de métiers dans le social qui n'a pas vocation à accompagner dans le quotidien le public accueil mais plutôt de rencontrer les personnes accompagnées lors de rendez-vous pour aborder des faits concrets (aide financière, demande de logement, entretien d'entrée dans une institution). C'est le cas des assistant.e de service sociale ou des conseiller.e en économie sociale familiale. Les métiers tel qu'd'éducateur.trice spécialisé.e, moniteur.trice éducateur.trice, éducateur.trice spécialisé.e technique, ou éducateur.trice de jeunes enfants sont en revanche plus dans une relation éducative, accompagne les personnes accueillies dans le quotidien. Le troisième type de métiers au sein du travail social est celui de la direction ; directeur.trice de structure (CAFDE), chef.fe de service (CAFERIUS), ou ingénierie sociale (DEIS). La mission principale n'est pas d'être en contact avec les personnes accompagnées mais de veiller au fonctionnement de l'établissement en question.

La répartition des hommes et des femmes en fonction des professions sociales semble inégale, et ce, depuis la naissance du travail social jusqu'à nos jours.

Profil des étudiant.es en 2006

Pour obtenir des informations sur la répartition des femmes et des hommes dans le travail social, il est intéressant d'observer les statistiques des centres de formation aux métiers du travail social. Nous nous intéressons dans un premier temps à une enquête qui nous révèle

la composition des formations en travail social en fonction du genre des étudiant.es en 2006. Le tableau ci-dessous, issu d'une étude de Pascale Grenat, Luc Masson et Aboubacar Sidibé, présente la proportion d'étudiantes en première année d'études de travail social en 2006⁴⁴, selon le type de diplômes préparés.



Dans ce tableau, nous pouvons observer que la plupart des étudiant.es des filières sociales sont des femmes (plus de huit sur dix). Elles sont majoritaires dans 12 des 14 formations et représentent 86% des nouveaux.elles inscrit.es. Les femmes constituent plus de 90% des élèves dans les formations de conseiller.ères en économie sociale familiale, d'auxiliaire de vie sociale, d'éducateur.trice de jeunes enfants, de technicien.ne de l'intervention sociale et familiale ou d'assistant.e de service social. Cependant, des disparités importantes existent selon les formations : la formation où la proportion d'hommes est la plus importante est celle d'éducateur.trice technique spécialisé.e où ils représentent 75% des effectifs de première année. Les hommes sont aussi particulièrement nombreux dans les formations conduisant au diplôme d'État d'ingénierie sociale (52%). Ils sont également proportionnellement présents dans les formations conduisant aux fonctions de directeur.trice d'établissement social (CAFDES), avec 47% d'hommes, et aux fonctions de chef.fe de service (CAFERUIS) avec 40% d'hommes.

Profil des étudiant.es en 2017

Le tableau ci-dessous, réalisé par le DRESS, nous indique la proportion de femmes dans les formations sociales en 2017. Il nous permet de comparer l'évolution de cette

⁴⁴ <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/publications/etudes-et-resultats/les-etudiants-se-preparant-aux-diplomes-de-travail-social-en-0>

proportion par rapport aux données de 2006. On remarque que le profil des étudiant.es dans le travail social est sensiblement le même en 2017 qu'en 2006 en termes d'âge, mais se différencie en termes de répartition genrée.

TABLEAU 1

Répartition des étudiants et des diplômés selon la formation sociale suivie en 2017

Formations ¹	Nombre de sections de formations	Ensemble des inscrits	Nouveaux inscrits			Diplômés	
			Effectifs en première année	Proportion de femmes (en %)	Âge moyen fin 2017	Total des diplômés délivrés ²	Effectifs de diplômés de la VAE ³
Formations de niveau V	649	17 440	12 620	88	36	10 530	1 585
Aide médico-psychologique	189	1 880	510	90	33	4 840	398
Auxiliaire de vie sociale	102	310	270	95	41	720	662
Accompagnant éducatif et social	278	11 220	9 770	88	34	3 600	425
Assistant familial	80	4 030	2 070	83	47	1 370	100
Formations de niveau IV	130	8 067	3 920	75	27	3 190	709
Technicien de l'intervention sociale et familiale	41	1 160	620	93	32	420	15
Moniteur éducateur	89	6 910	3 300	71	27	2 770	694
Formations de niveau III	323	29 760	10 640	87	23	9 320	2 176
Éducateur technique spécialisé	26	570	160	49	32	180	109
Éducateur spécialisé	85	13 940	4 270	77	23	4 110	1 362
Éducateur de jeunes enfants	51	5 800	1 940	97	23	1 650	460
Conseiller en économie sociale et familiale	91	1 870	1 870	96	23	1 340	45
Assistant de service social	70	7 590	2 410	93	24	2 050	200
Formations de niveaux I et II	149	5 200	2 160	71	41	1 790	176⁴
Médiateur familial	22	360	150	91	42	100	8
Caferuis	73	3 370	1 490	71	40	1 230	159
Cafdes	25	940	340	66	42	300	ND
DEIS	29	530	170	59	41	150	9
Ensemble	1 251	60 460	29 330	84	31	24 840	4470⁴

VAE : validation des acquis de l'expérience ; Caferuis : certificat d'aptitude aux fonctions d'encadrement et de responsable d'unité d'intervention sociale ; Cafdes : certificat d'aptitude aux fonctions de directeur d'établissement ou de service d'intervention sociale ; DEIS : diplôme d'État d'ingénierie sociale. ND : non disponible.
 1. Les formations de niveau V correspondent à un niveau CAP/BEP ou de second cycle général et technologique avant l'année terminale ; celles de niveau IV à un niveau baccalauréat ; celles de niveau III à un niveau bac+2 ; et celles de niveau I et II à un niveau bac+3 ou plus.
 2. Pour les parcours de formation uniquement (hors VAE).
 3. Validation des acquis de l'expérience pour la totalité du diplôme. Les validations partielles ne sont pas prises en compte ici.
 4. Total hors Cafdes.
Note • Les chiffres étant arrondis à la dizaine, les sommes des données détaillées peuvent différer légèrement des totaux.
Lecture • En 2017, 60 460 élèves sont inscrits en formations sociales, dont 29 330 nouveaux inscrits en première année. 24 840 diplômés ont été délivrés suite à un parcours de formation uniquement (hors VAE) et 4 470 dans le cadre d'une VAE.
Champ • France entière.
Sources • DREES, enquête Écoles 2017 ; DGCS ; DEPP, enquête 62 sur l'activité des dispositifs académiques de validation des acquis de l'expérience.

• **Féminisation des formations de cadres**

L'observation de ce tableau nous permet tout d'abord de remarquer une nette augmentation de l'effectif de femmes dans la direction d'établissements de travail social. En effet, en 2006, le CAFDES était féminisé à 53%, contre 66% en 2017. De la même manière, la formation de chef.fe de service était constitué de 60% de femmes contre 71% en 2017. Enfin, en 2006, les femmes représentaient 48% des étudiant.es de la formation d'ingénierie sociale, contre 59% en 2017. La lutte contre les stéréotypes mise en place ces dernières années, les réflexions féministes et la plus grande implication des pères dans l'éducation des enfants peuvent expliquer le fait que les femmes souhaitent (et peuvent) de plus en plus accéder à des postes à responsabilité, comme en témoignent les trois métiers de cadres du travail social qui se féminisent (CAFDES, CAFERUIS, DEIS).

• **Féminisation des formations d'éducateur.trice spécialisé.e technique**

En 2006, 25% de femmes constituaient la formation d'éducateur.trice technique contre 49% de femmes en 2017. C'est la formation qui témoigne de la plus grande féminisation entre 2006 et 2017. Cela peut être dû aux fait que les femmes se tournent de plus en plus vers des métiers

techniques de manière générale, ce qui se reflète dans le travail social à travers la formation d'éducateur.trice spécialisé.e technique.

- **Absence de phénomène de masculinisation des formations**

On remarque qu'aucune formation aux métiers du secteur social ne présente une augmentation de la proportion d'hommes entre 2006 et 2017. Nous pouvons supposer que la large proportion de femmes dans le travail social ne permet pas facilement que les hommes s'y identifient, ce à quoi s'ajoutent les stéréotypes de genre qui restent fortement ancrés. C'est ce que Vincent Bircher, travailleur social dans le domaine de la protection de l'enfance, laisse transparaître dans son mémoire de Master en travail social en 2017 ⁴⁵ : « *Les hommes interrogés partagent une conception homogène de leur masculinité. Elle s'exprime par des manières de faire ou d'être qui, selon eux expriment l'autorité, la protection d'autrui, la rationalité, la prise de risque, la compétition, le fait d'être dans l'action. Elle s'exprime aussi par ce qu'ils perçoivent comme un « côté féminin ». Ce dernier se traduit à leurs yeux par le fait d'être sensible, empathique, prévenant, attentionné et porté sur les aspects communicationnels et relationnels des rapports humains. En associant ces traits considérés comme masculins et féminins, les hommes interviewés revendiquent une identité hybride qu'ils valorisent, et qui les conduit à se sentir plus complets, plus entiers et singulièrement fonctionnels.* »

L'analyse quantitative de la répartition genrée des travailleur.ses sociaux dans les diverses formations du travail social semble révélatrice de phénomènes sociaux qui poussent les femmes et les hommes à s'orienter différemment dans les professions sociales en fonction de leur genre.

2.2. Une large présence féminine au sein du travail social

Selon le sociologue Marc Bessin⁴⁶, et comme le montrent les deux tableaux étudiés, le travail social est traversé par une « *ségrégation verticale* ». La forte concentration de hommes se trouve plutôt vers le haut des hiérarchies professionnelles et la forte concentration de femmes plutôt vers le bas. De manière générale, tout comme dans le travail social, les femmes actives professionnellement occupent moins souvent des fonctions d'encadrement que les hommes. Selon Marc Bessin, cela est issu du discours - tenu et transmis aussi bien par des hommes que par des femmes - selon lequel il y aurait une adéquation entre la « nature

⁴⁵ Bircher, V. 2017. « Masculinité et travail social ». *Mémoire de master en travail social*, dirigé par Hélène Martin, Haute école spécialisée de Suisse occidentale, Lausanne

⁴⁶ Bessin, M. 2009. « Focus - La division sexuée du travail social », *Informations sociales*, vol. 152, no. 2, 2009, pp. 70-73.

féminine » et l'exercice professionnel du travail social. Julie, 25 ans, éducatrice spécialisée, mentionne cette perception d'une « nature féminine » transmise au sein de la société :

« Je pense que c'est des professions, en tout cas sur la première idée qu'on en a, à savoir l'empathie, prendre soin d'autrui etc., c'est des choses qu'on attribue, dans notre société, plus facilement aux femmes, mais pas forcément de manière justifiée. »⁴⁷

La pensée politique et la prise de décision seraient des compétences considérées socialement comme masculines tandis que la prise en charge des individus et des situations serait communément acceptée comme féminine par la société. Marc Bessin explique que ce discours a été historiquement impulsé par l'Eglise et par l'Etat et se pérennise toujours à travers diverses institutions. La faible concentration d'hommes dans le travail social « de terrain » peut donc s'expliquer par l'effet dissuasif de ce type de discours sur les hommes, qui s'identifient plus difficilement à des métiers attribués « naturellement » aux femmes.

- **Assistant.e de service social**

Comprendre la féminisation du travail social nécessite de prendre le temps de considérer une de ses professions emblématiques. Il s'agit du poste d'assistant.e de service social, métier aujourd'hui toujours composé essentiellement de femmes (93%) ainsi que les métiers ayant des similarités en termes d'accompagnement : auxiliaire de vie sociale, technicien.ne de l'intervention sociale et familiale, conseiller.e en économie sociale et familiale, qui sont également extrêmement féminisés (entre 96% et 98%).

Cette particularité, comme l'histoire du travail social nous l'indique, est perpétuée par la division sexuée des activités dites féminines dans la fonction professionnelle du travail social. En effet, issue de l'enseignement ménager, l'économie sociale familiale s'est transformée et a donné naissance aux conseiller.es en économie sociale familiale. Quant aux aides familiales, appelées ensuite travailleuses familiales et devenues actuellement techniciennes de l'intervention sociale, elles sont aussi essentiellement des femmes.

- **Petite enfance**

De la même manière, la petite enfance a longtemps été et reste un monopole féminin. Selon l'historien Henry Pascal⁴⁸, le métier d'éducateur.trice, lié à l'accomplissement des tâches concernant le soin et l'éducation des jeunes enfants, est considéré comme une fonction maternelle, empêchant les hommes de s'identifier aux secteurs de la petite enfance. Dans son étude sur la vie quotidienne en crèche, en 1996, la sociologue Geneviève Cresson cherche à comprendre par un détour historique ce qui a pu mener à un « *monopole féminin* » des métiers

⁴⁷ Les citations présentées sous ce format sont issues des examens phénoménologiques des personnes enquêtées (cf. annexe 2)

⁴⁸ Pascal, H. 2014, *Histoire du travail social en France. De la fin du XIX^e siècle à nos jours*. Presses de l'EHESP

de la petite enfance. Elle rappelle, en s'appuyant sur les travaux de Catherine Bouve⁴⁹, qu'au XIX^e siècle, le travail en crèche était interdit aux hommes. Selon elle, « *aujourd'hui il pèserait encore une suspicion ancrée dans les représentations collectives à l'égard du souhait des hommes de travailler avec de jeunes enfants.* » En effet, les discours prônant l'ouverture des professions sociales aux hommes, prônant la mixité, se confrontent à l'existence de stéréotypes de genre mais également de suspicions envers ces derniers, notamment dans le secteur de la petite enfance. Geneviève Cresson explique que les professionnelles interrogées considèrent que la présence d'hommes serait bénéfique pour les petits garçons élevés « *sans père* », mais « *il subsiste encore des stéréotypes et des méfiances concernant l'idée d'une maladresse naturelle de l'homme ou bien, même d'une suspicion de pédophilie.* »⁵⁰ Constat que souligne également Daniel Verba⁵¹ à propos du monopole féminin de la petite enfance : « *si dans l'ensemble les entretiens sont unanimes à dire combien la présence d'hommes dans des structures d'accueil pour jeunes enfants est souhaitable, les trajectoires des éducateurs de jeunes enfants hommes montrent cependant qu'ils sont très souvent victimes d'un préjugé tenace selon lequel un homme qui choisit de s'occuper de bébés n'est pas tout à fait un homme. Pire, non seulement on peut le soupçonner de ne pas vraiment assumer sa virilité, mais encore de dissimuler sous son activité professionnelle des tendances coupables pour la pédophilie.* »⁵². Le sociologue Daniel Verba montre comment ces discours tendent à réduire l'homme à sa virilité, les excluant de fait nécessairement de ces emplois féminins.⁵³

2.3. Une présence masculine faible et ciblée sur certaines spécialités

C'est seulement dans les années 1950 que quelques rares hommes se lancent dans le travail social, mouvement qui continue de progresser jusqu'aux années 80 : l'effectif masculin passe de moins de 1% à environ 3% dans les années 1980. Cela peut s'expliquer par la montée de certains mouvements féministes dans les années 70 qui considéraient que le travail social ne concernait plus uniquement les femmes. Le travail social, souvent vu comme remplaçant implicitement les mères, est alors pensé de la même manière pour les hommes : il apparaît comme un prolongement ou remplacement du rôle des pères. Le psychologue Paul Fustier l'exprime clairement : « *un travailleur social est chargé de l'éducation des enfants et des adolescents présentant des déficiences physiques ou psychiques, des troubles du caractère ou du comportement, délinquants ou en danger, confiés par les autorités judiciaires ou administratives ou par les familles à des établissements*

⁴⁹ Bouve, C. 2010. *L'utopie des crèches françaises au XIX^e siècle : un pari sur l'enfant pauvre* Berne : Peter Lang, 2010, 294 p.

⁵⁰ Cresson, G. 2010, « Indicible mais omniprésent : le genre dans les lieux d'accueil de la petite enfance », *Cahiers du Genre*, vol. 49, no. 2, 2010, pp. 15-33.

⁵¹ Verba, D. 1993, *Le métier d'éducateur de jeunes enfants*, Paris, Syros,

⁵² Cité par Fanny Zanferrari, op.cit.

⁵³ Verba, D. 1993, *Le métier d'éducateur de jeunes enfants*, Paris, Syros, 213 p.

*d'éducation ou de rééducation. L'éducateur remplace implicitement les pères et mères de famille momentanément ou définitivement absents. »*⁵⁴

Si les hommes ont investi le secteur social, il ne s'agit pas de toutes les professions du travail social mais de métiers bien spécifiques (voir ci-dessous). En effet, il s'agit de métiers qui leur ont permis de donner à voir et de mettre en œuvre les qualités dites masculines. Le sociologue Jacques Ion explique que *« même dans le champ du social, les hommes ne dérogent pas au formatage culturel qui les prédispose à s'affirmer dans la violence. Au masculin, la profession emblématique du travail social est celle d'éducateur. »*⁵⁵

L'éducation spécialisée, reflet de l'autorité paternelle

Alors que la profession d'assistante sociale se lisait (et se lit encore) au féminin, celle d'éducateur.rice se décline davantage au masculin. La formation d'éducateur.rice spécialisé.e est en effet l'une des professions les plus masculinisées du travail social. Le métier « d'éducateur spécialisé » s'est construit sur une opposition entre les présumées capacités féminines et masculines : *« les raisons du cœur attendues des unes se voient contrebalancées par les corps bien campés des autres qui sauront tenir leur groupe et insuffler une présence virile par leurs aptitudes physiques, sinon leur carrure »*⁵⁶. Cet engouement pour la virilité dans le travail social s'explique par le fait que lorsque les jeunes enfants grandissent, qu'ils ont des comportements inadaptés ou qu'ils commettent des délits, la tâche de les rééduquer, de les remettre dans le « droit chemin » est considérée comme une tâche pouvant être accomplie par un homme.

De plus, pour les garçons, dans une perspective de modèle identificatoire, l'éducateur peut, à travers ses missions, faire preuve d'autorité et donner l'exemple. Il s'agit alors de s'identifier à un statut : si l'autorité se met en place dans la relation éducative parce qu'elle est incarnée par un homme, elle se justifie également par la place hiérarchique. C'est ce qu'on perçoit dans les propos du directeur du centre d'Ustaritz (foyer de protection de l'enfance) en réponse à un article de *Liaison* intitulé « Des logements et des éducatrices », en 1956 : *« nos garçons ont besoin de s'identifier à un homme qui leur serve de modèle et d'idéal : cette indentification ne peut s'opérer que dans le cadre de la vie communautaire, et seul dans l'équipe le chef de groupe peut jouer ce rôle, étant donné, en général, l'organisation de nos maisons. Il faut donc que ce dernier soit un homme et j'allais préciser : un homme authentique. »*⁵⁷

⁵⁴ Fustier P. (1972), *L'identité de l'éducateur spécialisé*, Paris, Éditions Universitaires.

⁵⁵ Jacques Ion, Une entité professionnelle problématique : les travailleurs sociaux, Jean-Paul Tricart Sociologie du travail, 1985 27-2 pp. 137-153

⁵⁶ Alain VILBORG, « Rôles masculins et féminins dans le travail social », Vie sociale, 1998

⁵⁷ Bertrand A. 1956, *Elles ont épousé l'Éducation spécialisée. Éducatrices et femmes d'éducateur il y a cinquante ans*, Paris, L'Harmattan, coll. « Le travail du social ».

Fondée sur la domination masculine, la hiérarchie des sexes semble ainsi se rejouer dans l'espace professionnel, à travers les positionnements éducatifs, et ce de manière courante encore aujourd'hui.

Comme le dit Julie, 25 ans, éducatrice spécialisée, être embauchée en tant que femme sur des postes demandant une certaine autorité n'est pas dans les normes :

« Il y a des embauches plus dues à des préjugés : j'ai passé un entretien en ITEP, avec un directeur homme qui disait « mais vous allez travailler qu'avec des adolescents, comment vous allez vous positionner, vous êtes une femme ». Il y avait de la méfiance vis-à-vis de ça. »

Education technique & moniteur.trice d'atelier : la technique comme spécialité masculine

Les éducateur.trices technique spécialisé.es et moniteur.trices d'atelier ont pour mission de transmettre leur savoir manuel acquis par une expérience professionnelle préalable (menuiserie, soudure, cuisine, etc.). L'étude « Les étudiants se préparant aux diplômes de travail social en 2006 »⁵⁸ montre que la population d'étudiant.es du travail social la plus masculinisée est celle des éducateur.trices techniques spécialisé.es.

Martha, 43 ans, formatrice et ancienne éducatrice spécialisée :

« J'interviens beaucoup auprès de moniteur d'ateliers, et beaucoup sont en reconversion, ont déjà un support technique ; les espaces verts, en menuiserie, en métallerie, et donc ce sont des métiers manuels dans lesquels on retrouve là aussi plus d'hommes en fait. »

En effet, dans la société française, la technologie est socialement construite comme un domaine masculin : seuls les hommes sont censés posséder la compétence technique, et la maîtrise de la technologie est fortement identifiée à la masculinité.⁵⁹ L'identité professionnelle de celui qui s'occupe de la technique s'est construite selon une logique sexuée, à travers les pratiques quotidiennes, l'organisation institutionnelle et les représentations symboliques propres à des milieux déterminés.⁶⁰ La large présence d'hommes dans ce secteur est représentative de la sexuation des bagages de connaissances.

La distinction entre hommes et femmes est le résultat historique de l'accès aux connaissances : les hommes étaient les détenteurs d'un savoir technologique, scientifique et mathématique auquel les femmes n'avaient pas accès. En effet, jusqu'au XXème siècle, en

⁵⁸ <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/publications/etudes-et-resultats/les-etudiants-se-preparant-aux-diplomes-de-travail-social-en-0>

⁵⁹ D'après B. Berner, 1996 ; voir aussi B. Berner & Ulf Mellström, 1997.

⁶⁰ Boel, B. 1997, L'ingénieur ou le génie du mâle : masculinité et enseignement technique au tournant du XXe siècle, *Cahiers du GEDISST (Groupe d'étude sur la division sociale et sexuelle du travail)*, N°19, 1997. *Travail, espaces et professions*. pp. 7-25;

France, il était estimé que certains types d'activités pouvaient convenir aux femmes, ce qui revenait à dire que d'autres ne leur convenaient pas. C'était le cas de multiples activités techniques traditionnelles, telles que la mécanique, les mines, le génie civil. Ces branches technologiques, jugées indispensables à la croissance industrielle, étaient fortement codifiées en tant que domaines de compétence masculins. Ces domaines faisaient partie d'un espace public où prévalaient les interactions entre hommes : l'expansion internationale et la puissance industrielle. Cet héritage socio-historique a toujours de l'influence actuellement, unissant les hommes dans la sphère technique et maintenant, le plus souvent, les femmes à l'écart.

Ainsi, si les hommes entrent progressivement dans le milieu du travail social, il ne s'agit cependant pas de tous les secteurs du travail social tels que les métiers du service social et de la petite enfance. Ces orientations professionnelles reflètent des normes à la fois issues de l'histoire du travail social, des rôles genrés au sein de la famille mais aussi du travail en général avec l'accessibilité inégale en fonction du genre aux compétences techniques. Il est intéressant de remarquer que les professions les moins féminisées du travail social concernent également les cadres de direction du travail social.

Les postes de direction, incarnation des rapports hiérarchiques de genre

La doctorante Véronique Bayer⁶¹ considère qu'une approche genrée des cadres dans le travail social permet d'éclairer l'évolution du champ professionnel et des rapports de pouvoir qui le traversent. Alors que le secteur du travail social est féminisé à plus de 80% en moyenne, on retrouve une relative mixité dans les formations supérieures de direction où les hommes constituent 33% des étudiants dans la formation CAFDES (directeurs de structure) et 41% du DEIS (ingénieurs sociaux) en 2017. Pour ce qui concerne les chef.fes de services avec le CAFERIUS, 29% d'hommes étaient en formation en 2017.

La proportion élevée d'hommes dans des postes de direction par rapport aux autres métiers du secteur social est justifié par quasiment tous.tes les enquêté.es par des stéréotypes liés à la masculinité. Julie, 25 ans, éducatrice spécialisée, s'exprime à ce sujet :

« Ça me questionne vachement le fait qu'il y ait plus de femmes postulantes et plus d'hommes sur le terrain, pour moi ça résulte clairement du fait qu'on estime encore à l'heure actuelle que les hommes sont plus légitimes à être efficaces sur un poste de direction qu'une femme. »

Le travail social présente encore aujourd'hui une forte inégalité hiérarchique, avec un bien moindre accès, en proportion, vis-à-vis du champ du travail social, des femmes aux postes à

⁶¹ Nicolas, A & Bayer, V. 2015. « Le care comme perspective de changement. Rencontre de l'altérité plutôt que recours à l'identité », *Les chefs de service à l'épreuve du changement*. Dunod, , pp. 261-280.

responsabilités. Selon Nelly, 57 ans, assistante sociale, les modalités qu'offrent les postes à responsabilités sont une des explications de la faible proportion de femmes dans cette sphère :

« Les femmes ont tendance à mettre leur formation entre parenthèses dès lors qu'elles ont des enfants, et ne prendrons donc pas des postes à responsabilités qui nécessitent des heures de travail, un investissement important. Et ce n'est pas compatible, aujourd'hui encore, d'avoir un poste à responsabilité avec du temps partiel, avec des ruptures dans la vie professionnelle, etc. ! Et autre aspect, je pense aussi que c'est une question de culture. Dans le sens où l'autorité est considérée comme une compétence plus masculine que féminine... »

De plus, il est important de souligner que les quelques rares hommes qui entrent dans ces professions traditionnellement féminines peuvent bénéficier, par leur rareté sur le terrain, d'une évolution professionnelle assez rapide. Julie, 25 ans, éducatrice spécialisée :

« Ça me questionne vachement le fait qu'il y ait plus de femmes postulantes et plus d'hommes sur le terrain, pour moi ça résulte clairement du fait qu'on estime encore à l'heure actuelle que les hommes sont plus légitimes à être efficace sur un poste de direction qu'une femme. »

D'autre part, les nominations, effectuées pour l'essentiel par des personnes de sexe masculin, auraient tendance à privilégier des personnes de ce même sexe. Ainsi, il arrive que le milieu de la direction soit quasi exclusivement masculin. C'est ce à quoi s'est confrontée Martha, formatrice et ancienne éducatrice spécialisée :

« Moi je n'ai pas aimé être cheffe de service, même en remplacement, parce que ça collait pas avec mes valeurs mais aussi parce que qu'à un moment donné moi j'avais l'impression d'être dans une cours de récré remplie de gars qui se battaient quoi et moi j'ai pas du tout envie de rentrer là-dedans quoi. »

« Moi j'ai vu dans des directions des, j'avais être brut de paume, des « guerres de coqs » entre gars quoi et c'est comme ça qu'ils se font mousser et qu'ils arrivent à des postes de chef parce qu'ils se pensent plus compétents quoi. Moi j'ai vu clairement des abus de pouvoir de la part de chefs de service gars, moi j'ai eu du mal avec certains de mes chefs de services gars à cause de ça quoi. »

Au fil des années d'exercice, le déroulement de carrière n'est pas le même. Beaucoup de femmes restent dans des postes de « base », comme Nelly, assistante sociale de 57 ans :

« Je n'ai pas fait cheffe de service pour plusieurs raisons : parce que j'aimais beaucoup le lien avec les personnes sur le terrain, parce que mon conjoint faisait déjà un poste de responsabilité et on peut être deux à avoir des gros postes mais c'est pas ce que je souhaitais pour l'équilibre familial, et puis je n'avais pas envie d'être un bon petit soldat de l'institution. »

Julie, 25 ans, nouvellement diplômée et sans enfant, déclare qu'une potentielle évolution de carrière pourrait améliorer, entre autres, son salaire :

« C'est pas quelque chose qui me fait envie pour le moment, je me dis peut-être à terme quand j'aurai besoin de prendre de la distance, tu vois, avec le public, c'est des choses qui peuvent arriver dans une carrière, ou quand, peut-être j'aurai envie de gagner plus aussi, parce que faut dire qu'on est très mal payé.es en tant qu'éduc, surtout dans l'associatif. »

Selon Martha, deux explications :

« Moi j'ai deux arguments par rapport au nombre d'hommes et de femmes dans les postes de direction mais après c'est peut-être subjectif. Je pense qu'il y a des femmes qui n'osent pas, pour tout un tas de raison, professionnel ou personnel. Et puis, je pense qu'on ne leur laisse pas la place en fait parce que y'a de la peur, basée sur de grosses représentations hein mais, trop sensible, fin c'est des arguments que je ne supporte pas, ou « oh elle va s'arrêter pour s'occuper de ses enfants » ou « elle va tomber enceinte » ».

Le fait de s'engager dans un poste de direction serait, selon Martha, lié au fait « d'oser » diriger, rôle social qui ne serait pas autant inculqué aux filles qu'aux garçons, comme nous le verrons en deuxième partie. De plus, cela serait lié au fait qu'une femme candidate serait difficilement compatible avec les postes de direction du fait qu'elle puisse potentiellement tomber enceinte. Si la réduction des femmes à leur potentiel reproductif fut une des manières de légitimer les activités domestiques à effectuer par les femmes, cela semble toujours être, selon Nelly, un frein à l'accès à la sphère directive.

L'étude précise des métiers les plus masculinisés du travail social reflètent des stéréotypes de genre de la masculinité, qui semblent confirmer dans le même temps, l'hypothèse selon laquelle le travail social est traversé par une « *ségrégation verticale* ».

L'inégale composition du travail social en termes de genre permet de comprendre que les disparités sont issues d'un discours tenu et transmis par la société, par le biais de deux mécanismes sociologiques qui s'articulent ensemble ; l'essentialisation des compétences en fonction du genre et la socialisation sexuée des individus.

PARTIE 3 – Les stéréotypes de genre : une influence déterminante

« Le travail social est une affaire de femmes. On l'explique de deux manières : primo, le travail social tend à "socialiser" la fonction maternelle ; secundo, le travail social "professionnalise" les œuvres de charité. Fondé à l'origine sur le soin, l'écoute, l'aide et le conseil, le travail social a été perçu comme un prolongement, un élargissement de l'amour

maternel, hors des limites du foyer familial »⁶². Cette citation renvoie à la fois à l'histoire du travail social basée sur des œuvres charité qui se révèlent être en adéquation avec une « nature féminine », et à la fois à la fonction socialisante du travail social comme continuité de la fonction maternelle.

Dans cette troisième partie, il s'agit de comprendre l'adéquation faite entre travail social et féminité, qui, on le verra, ne repose pas sur une « naturelle » condition féminine mais sur des phénomènes sociaux « construits », c'est-à-dire créés, institutionnalisés puis intégrés dans la société. Il s'agit alors, pour expliquer la répartition genrée dans le travail social, d'étudier le constructivisme social qui se concentre sur la manière dont les institutions construisent la réalité.

Dans un premier temps, nous étudierons l'essentialisation des compétences en fonction du genre, puis nous aborderons la théorie féministe du travail du « care ». Dans un second temps, nous nous focaliserons sur la diffusion de ces représentations sociales par le biais des instances de socialisation notamment de genres, auxquelles se confronte l'enfant qui participe à construire une certaine identité sexuée influençant les comportements des individus.

3.1. L'essentialisation des compétences comme facteur de la division sexuée du travail social

L'essentialisme est un concept qui considère l'existence d'une différence radicale entre les hommes et les femmes ; différence qui le serait par essence. Il est considéré que la différente nature des hommes et des femmes, féminine ou masculine, détermine non seulement leur physiologie, mais également leurs comportements. Dans cette enquête, cette approche a été considérée comme illégitime par la plupart des enquêtés, mais elle a été légitimée par une personne enquêtée :

« S'occuper des enfants, y'a un côté culturel mais aussi une matrice ; quand on sent dans son corps un enfant qui grandit, ça donne une sensibilité particulière, ça donne une dimension maternelle pour les femmes. » (Jérôme, 59 ans, chef de service)

Cette citation illustre l'essentialisation des compétences féminines à travers l'expérience de la maternité, qui explique, selon la personne enquêtée, la raison pour laquelle les femmes sont plus nombreuses dans les métiers du travail social. Comme l'explique Pierre Bourdieu, la conception essentialiste différenciée en fonction du genre justifie la division genrée du travail : *“la différence biologique entre les sexes, c'est-à-dire entre les corps masculin et féminin, et, tout particulièrement, la différence anatomique entre les organes sexuels, peut ainsi*

⁶² Knibiehler Y. (1998), « Féminisme et travail social », *Vie sociale*, n° 3

apparaître comme la justification naturelle de la différence socialement construite entre les genres, et en particulier de la division sexuelle du travail”⁶³.

A l’opposé des théories fondées sur le biologique, il existe, pour comprendre la division genrée du travail, la dimension socio-culturelle des différences entre les sexes. Le sexe des individus est pensé d’un point de vue uniquement biologique. Christine Delphy⁶⁴ présuppose en effet “l’antécédence du genre sur le sexe”, et nie une quelconque causalité allant du sexe vers le genre, les hommes et les femmes étant des groupes sociaux, construits par le biais d’une socialisation genrée. Elle déplore ainsi « *les thèmes conservateurs qui défendent la famille dite traditionnelle et qui valorisent la “fonction maternelle” des femmes trouvent un écho parmi les femmes elles-mêmes.* » L’article « *Le discours des femmes sur la répartition des tâches domestiques et de soins* »⁶⁵, datant de 2019, confirme l’essentialisation des caractéristiques de soin comme féminines, par les femmes elles-mêmes : « *Dans notre étude, la métaphore génétique et le répertoire de la naturalisation sont utilisés pour motiver la raison pour laquelle les hommes ne réalisent pas telle tâche. La génétique est comprise dans ce discours comme quelque chose de donné, d’immuable, sur laquelle on ne peut pas intervenir, que l’on ne peut pas modifier. De plus, personne ne se sent responsable d’une telle combinaison : les gènes nous déterminent et nous ne pouvons les changer. Étant donné la condition plus ou moins hasardeuse de la distribution génétique, ce répertoire peut être utile pour expliquer que les hommes ne soient pas dotés de ces gènes, contrairement à elles.* »⁶⁶

L’essentialisation des tâches domestiques reflète l’essentialisation féminine de toutes les activités reliées au soin et à la prise en charge des individus, comme le travail social, comme le théorise la philosophie du « *care* ».

Le care

Les théories ou philosophies dites « du *care* » trouvent leur origine dans une étude publiée par Carol Gilligan en 1982 aux Etats-Unis.⁶⁷ Il s’agit d’une enquête de psychologie morale, qui a mis en évidence le fait que les critères de décision morale sont différents en fonction du genre ; les hommes privilégient plutôt une logique de calcul ainsi qu’une référence à la législation tandis que les femmes préfèrent la valeur de la relation, développant les interactions sociales qui peuvent conforter les relations interpersonnelles. C’est à partir de cette observation que Carol Gilligan a établi un nouveau paradigme moral du *care* comme la « *capacité à prendre soin d’autrui* », le « *souci prioritaire des rapports avec autrui* », qui serait

⁶³ Bourdieu, P. 1998, *La domination masculine*, Seuil, Paris, p.16.

⁶⁴ Delphy, C. 2000, L’ennemi principal, *Travail, genre et sociétés*, vol. 4, no. 2, pp. 157-200.

⁶⁵ Carmen, M. Paterna, C.Carmen Y. 2010, « *Le discours des femmes sur la répartition des tâches domestiques et de soins* », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. vol. 29, no. 1, 2010, pp. 94-114.

⁶⁶ Ibid., ligne 58

⁶⁷Laugier. S & Paperman.P. 2008, *Une Voix différente. Pour une éthique du care*, Flammarion

différencié en fonction du genre. Afin d'expliquer ce constat, de nombreuses théories constructivistes vinrent le jour afin de tenter d'y répondre. La socialisation genrée fut l'une des réponses. Selon Archie Hochschild, le travail émotionnel qu'implique notamment les métiers du travail social se rapproche fortement de la capacité de gestion et de mise en scène des émotions attendues des femmes dans la sphère privée.⁶⁸ Le care est en effet une activité notamment émotionnelle, qui comprend tout ce qui est fait pour maintenir, perpétuer et réparer le "monde"⁶⁹, impliquant de se responsabiliser d'autrui. « Pour se charger de » il est d'abord nécessaire d'identifier le problème, ce qui implique tout d'abord de s'en soucier, puis de le reconnaître. Ce processus de « soucis de l'autre », ne semble ne pas impliquer les individus de la même manière en fonction de leur genre, du fait de leur socialisation différenciée, ce qui peut expliquer la manière dont s'articule la mise en place des activités liées au soin.⁷⁰ C'est ce que Joan Tronto définit à travers la notion d' « irresponsabilité privilégiée ». Cette irresponsabilité privilégiée désigne la possibilité pour certaines personnes d'avoir le privilège de pouvoir ignorer certaines formes d'épreuves auxquelles iels ne sont pas confronté.es ; or les femmes sont socialisées à être plus à l'écoute des besoins, à être dans le soin. « L'ignorance permet alors aux individus qui ne sont pas socialisés à la sollicitude, d'éviter de remarquer les besoins des autres »⁷¹. Si l'on ne remarque pas le ou les besoins d'autrui, on ne peut se responsabiliser de ne pas avoir agi. Les « privilégié.es » sont alors dispensé.es de répondre aux processus concrets du care.⁷² C'est ainsi une des raisons qui explique, par la socialisation, l'inégale répartition des responsabilités de soin en termes de genre. Selon Pascale Molinier, les métiers du care, tels que le travail social, sont en effet socialement assignés du côté des femmes à qui l'on prête les qualités du care, comme intrinsèques.⁷³ S'occuper des autres est conçu comme des compétences sociales naturelles (et féminines) ; « Se donner au médical ou au social était considéré comme acceptable parce que cela symbolisait la "maternité sociale" et correspondait à un devoir social, préconisé par leur milieu »⁷⁴. Ce concept de « maternité sociale »⁷⁵ transpose ainsi dans le travail les qualités qui étaient naturellement attribuées aux femmes.

⁶⁸ Hochschild, A. 1993, « Le prix des sentiments. Au cœur du travail émotionnel », Paris, La découverte

⁶⁹ Carmen, M. Paterna, C.Carmen Y. 2010, « Le discours des femmes sur la répartition des tâches domestiques et de soins », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. vol. 29, no. 1, 2010, pp. 94-114. Ibid, ligne 58

⁷⁰ Fischer B. & Tronto J., 1991 « Towards a Feminist Theory of Care », Abel E. University of New York Press

⁷¹ Ibid

⁷² Tronto, J. 1993, *Limites morales, Un argument politique pour une éthique des soins*

⁷³ Molinier, P. 2013, *Le travail du care*, La Dispute, series : « Le genre du monde », 222 p.

⁷⁴ Bouquet B., Garcette C., Salomon G.-M., 1995, « Les premières écoles de service social (1908-1938) : un atout majeur pour la professionnalisation des assistantes sociales », *Vie sociale*, n° 1-2, 1995.

⁷⁵ Selon Patricia Paperman et Sandra Laugier

Le privilège de l'ignorance, théorisé par Joan Tronto, qui privilégie les personnes qui ont pour excuse de ne pas avoir à apporter de care mais également de ne pas savoir en apporter, peut se révéler à travers cette expression de Marc, futur directeur de structure :

« J'estime qu'on a tous des compétences et le mieux pour les personnes que l'on accompagne c'est que chacun soit à sa place. Je sais que serais un très mauvais accompagnateur social car il m'arrive encore aujourd'hui d'être trop spontané, de manquer d'empathie. » (Marc, 39 ans, en formation CAFDES)

L'expression « que chacun soit à sa place » insinue qu'il y aurait de compétences adaptées à chaque individu. Les activités du care apparaissent ici comme une aptitude naturelle dont certain.es seraient doté.es et d'autres non, ayant alors pour effet direct de déresponsabiliser certain.es individus des activités de care.

La prégnance de ces représentations du genre se retrouve jusque dans l'organisation du travail des équipes, où les hommes sont plus volontiers assignés à des rôles dits masculins (autorité, loi...) tandis que les femmes sont plutôt assignées aux fonctions de soin du corps, de réconfort, d'hygiène ; de care. Les hommes au contraire sont renvoyés par leurs collègues femmes à leur masculinité voire au stéréotype de la masculinité à savoir la virilité. Comme le relève la sociologue Fanny Zanferrari, *« ce constat est particulièrement flagrant et fréquemment observable lorsqu'il s'agit d'accueillir un usager qui s'exprime de façon agressive voire violente. Les femmes font systématiquement appel à leur collègue masculin comme si le seul fait d'être un homme suffisait pour gérer la situation, leur conférerait une autorité. Dans ce cas on peut dire que les femmes naturalisent les compétences des hommes. [...] Les femmes associent autorité et masculinité et contribuent, parce qu'elles les ont intériorisés, à reproduire les stéréotypes de sexe. »*⁷⁶

La féminisation des compétences sociales héritées de l'essentialisation des compétences, ainsi que de l'attention particulière accordée à autrui, a favorisé l'engagement féminin dans les carrières sociales : les tâches qui sont, par leur « nature », dévolues aux femmes dans l'espace familial, restent dévolues aux femmes quand elles sont socialisées.⁷⁷

3.2. Les agents de socialisation : un rôle central dans l'orientation professionnelle genrée

Selon Guy Rocher⁷⁸, la socialisation est un processus continu qui concerne l'individu tout au long de sa vie, par lequel la personne humaine apprend et intériorise les éléments

⁷⁶ Zanferrari, F. 2005, « Interprétations masculines et attentes féminines à l'égard des hommes dans le travail social », Le Portique, Archives des Carnets du Genre, Carnet 1-2005

⁷⁷ Delphy, C. 2003, « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », Nouvelles Questions Féministes, vol. 22, no. 3, 2003, pp. 47-71.

⁷⁸ Rocher, Introduction à la sociologie générale, Paris, Seuil, 1968.

socioculturels de son milieu. Elles les intègrent à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux, lui permettant alors de s'adapter à l'environnement social où elle doit vivre. Ainsi, chaque génération se socialise sur la base des « *modèles culturels transmis par la génération précédente* »⁷⁹. Différent.es acteur.trices participent à la socialisation des individus et transmettent des normes de manière plus ou moins explicite. On parle d'instances de socialisation, parmi lesquelles on trouve notamment la famille, l'école et les médias. Myriam, 28 ans, éducatrice spécialisée :

« Si y'a autant de femmes c'est dû à la construction sociale des genres, les stéréotypes, qui commencent dès tout petit dans notre éducation, dans le sens où pour moi, les filles sont souvent représentées comme des êtres plus relationnels, qui doivent aller vers l'autre, qui doivent « prendre soin de », alors que les garçons ils sont plus dans le domaine de l'action, du faire, ne faut pas être une fillette. Donc même à travers les mots, la parole, que nos parents, que la société, que l'école, même dans ce qu'on apprend, nous fait dire des caractéristiques de garçons ou des filles. Pour moi déjà là, ça forme une sorte de scission entre les deux. Et même dans la représentation des métiers qu'on peut avoir et qu'on peut faire, souvent, dans ce qui nous est présenté depuis le plus jeune âge, c'est bah les filles vont par exemple être instit, et les garçons, attention, ils vont plutôt être pompier tu vois. »

Depuis Emile Durkheim, l'enfance a été considérée comme un moment fondateur de la socialisation.⁸⁰ L'enfance est, selon les approches sociologiques et psychologiques, un véritable « *laboratoire du genre* »⁸¹ dans le sens où il s'agit d'une étape cruciale dans le processus d'incorporation de la différence hiérarchiques entre les sexes. L'enfant construit d'abord son identité sociale au sein de sa famille, puis à l'école mais également par l'intermédiaire des objets culturels (les vêtements, les jouets) ou des productions culturelles (cinéma, livres, magazines, publicité).

La famille : instance de socialisation majeure

La famille est l'instance de socialisation la plus déterminante, puisqu'elle est chronologiquement la première à laquelle les individus se confrontent. Les parents modèlent et influencent le rôle genré de leurs enfants de plusieurs manières. En premier lieu, parce que -dans le cas d'une famille hétérosexuelle-, les parents sont eux-mêmes des êtres genrés qui incarnent des modèles de rôles sociaux auxquels les enfants se conforment par incitation. En deuxième lieu, les parents agissent de manière différenciée

⁷⁹ Durkheim E. 1903, *L'Education morale*,

⁸⁰ Court M., 2017, *Sociologie des enfants*, Paris, La découverte (Repères)

⁸¹ Cromer S., Dauphin S., Naudier D., 2010, « L'enfance, laboratoire du genre. Introduction », *Cahiers du genre*, 49 (2)

envers les filles et les garçons, impulsant alors les enfants à adopter les rôles associés au sexe respectif qui leur a été assigné.

- **Parents qui incarnent chacun un rôle de sexe différencié (famille hétérosexuelle)**

La famille est traversée par une certaine division du travail entre les sexes ; le travail domestique et parental est toujours inégal et différent en fonction de la mère et du père, qui incarnent des rôles distincts auprès de l'enfant. Parce que les mères passent plus de temps auprès de leurs enfants que les pères, ce sont elles qui ont la responsabilité de l'éducation et du développement affectif de l'enfant.⁸² L'investissement différencié et inégal des parents a des conséquences en matière de socialisation de genre. En effet, par le biais de l'observation de leurs parents, les enfants perçoivent les rôles assignés à chaque sexe, leur permettant alors d'identifier les tâches « masculines » et les tâches « féminines ».

- **Différence de comportement des parents en fonction du genre de l'enfant**

Les attitudes différenciées des parents en fonction du sexe de l'enfant commencent dès la naissance, percevant leur nouveau-né différemment selon son sexe : les filles sont « mignonnes et petites », les garçons sont « solides et éveillés ». ⁸³ L'expression des émotions est encouragée chez les filles tandis que la colère est réprimée, ce qui est l'inverse chez les garçons.⁸⁴ En adéquation avec ce qui a été mentionné plus haut, les gestes appris ne seront pas les mêmes ; les filles apprendront au travers de leur famille la division sexuée du travail et une plus grande sensibilité au soin et à l'hygiène, les garçons à l'inverse apprendront à naturaliser le service de la part d'un être proche. ⁸⁵

Selon Bourdieu, ces instances de socialisation, au-delà de l'éducation sexiste qu'elles peuvent transmettre, ont une fonction de reproduction ; elles ont un effet d'identification très influé qui a pour effet de favoriser la reproduction sociale.⁸⁶ Il est intéressant de noter que, parmi les huit personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire, pour six d'entre elles, leur mère avait été femme au foyer, ainsi que presque toutes les grands-mères (12 grands-mères sur 16).

Selon le sociologue François de Singly⁸⁷ la famille est également traversée par des influences sociétales. Cet « organe secondaire de l'Etat »⁸⁸ a en effet perdu le monopole dans son rôle de socialisation, ce qui est notamment dû à la massification de l'accès à l'enseignement⁸⁹.

⁸² Goguikan Ratcliff B., « Masculin, féminin chez l'enfant : de la psychanalyse à la psychologie du développement » in Dafflon Nouvelle A

⁸³ Rubin J.Z., Provenzano., Luria Z.,1974 « The eye of the beholder : parent's Views on Sex of Newborns" *American Journal of Orthopsychiatry*, 44

⁸⁴ Ibid.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Bourdieu, P. *Les Héritiers*, 1964 et *La Reproduction*, 1970

⁸⁷ De Singly F. 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, collection 128, éditions Nathan, Paris,

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Liesenborghs, J. 2008, *Ecole : notre affaire à tous !* Couleur livres, Bruxelles, p. 13

Toczek⁹⁰ considère ainsi la socialisation scolaire au même titre que la socialisation familiale, modèle les enfants en tant que filles ou en tant que garçons et leur véhicule une socialisation différenciée.⁹¹

La socialisation de genre à l'école

Parce que le temps de scolarité s'est allongé, l'école constitue pour les enfants et les adolescent.es une instance de socialisation majeure. L'école participe à la production (et la reproduction) d'inégalités sexuées ce qui a pour effet de stéréotyper des compétences sociales et des disciplines scolaires en fonction du genre. Les mathématiques sont notamment associées aux garçons qui sont encouragés dans cette voie, bien plus que les filles. Cela a ensuite un impact fort ; les mathématiques permettent par exemple d'accéder à des formations permettant une bonne intégration sur le marché du travail (métiers de la technique, informatique, ingénieur.e, etc.). Ainsi, l'école crée des disparités de réussite, d'orientation scolaire, d'attitude et de motivation, créant une forte ségrégation sexuée au sein des filières scolaires et professionnelles. Par ailleurs, une majorité de jeunes adultes s'orientent alors vers les filières socialement associées à « leur » sexe, en fonction des normes que l'école leur a transmis.

- **Influence discriminatoire dans le parcours professionnel**

Si cette éducation sexuée influence fortement les parcours individuels, elle est également discriminante, en termes d'orientation donc, mais également en termes de participation dans les interactions pédagogiques ou en termes de visibilité. En effet, l'école occulte de nombreuses figures féminines dans les programmes scolaires, proportionnellement aux hommes⁹², ce qui joue dans le processus de socialisation des filles et des garçons qui apprennent très tôt à s'identifier aux individus en fonction du genre, apprenant donc dans le même temps à être plus ou moins visible à l'école, et donc, en société. Les recherches dans les années 2000, menées par Duru-Bellat⁹³ ont constaté une scolarité différenciée, mais également une meilleure réussite des filles à l'école. L'ouvrage *Allez les filles !* publié en 1992⁹⁴ fut l'un des premiers ouvrages en France à questionner les inégalités à l'école en termes de genre. Les deux sociologues tentent de répondre au paradoxe suivant : malgré la plus grande réussite scolaire des filles, elles s'orientent vers des filières plus dévalorisées. Selon eux, cela est dû au fait que les filles sont, depuis l'enfance, à travers l'école, socialisées de façon à être

⁹⁰ Toczek, M.C. 2005. « Réduire les différences de performance selon le genre lors des évaluations institutionnelles, est-ce possible ? », *L'orientation scolaire et professionnelle*, n° 4, vol. 34, Paris, cnam, p. 439-460.

⁹¹ Barrère, A., Sembel N,1998. *Sociologie de l'éducation*, Nathan, Paris, p. 23

⁹² Duru-Bellat, M. 2004. *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Deuxième édition revue et actualisée. Paris : L'Harmattan

⁹³ Ibid.

⁹⁴ Baudelot C, Establet E, 1992, *Allez les filles !* Paris, Le seuil, 2006

plus en conformité avec les attentes de l'univers scolaire que les garçons.⁹⁵ Cela s'explique par leur socialisation, qui les met à l'écart des filières scolaires et des formations les plus prestigieuses : *« elles sont davantage enjointes à se soumettre à l'autorité, ont moins de sorties dehors du foyer, sont davantage orientées vers des loisirs sérieux imitant leur futur rôle d'adultes – parfois de mères avec les jeux-, s'identifient aux rôles sociaux de leur mère, etc. »*

Les instances de socialisation traversées par des normes sexistes concernent également les médias, qui contribuent fortement à l'intériorisation des valeurs, des normes et des rôles sociaux qui pérennisent la division sexuée du travail.

Médias

Avec l'accroissement des loisirs, les médias jouent un rôle croissant dans le processus de socialisation ; la représentation des hommes et des femmes dans les médias de manière genrée est très influente dans la construction des stéréotypes et dans leur pérennisation. Selon Romane, 49 ans, éducatrice spécialisée, les représentations sociales sont aussi liées à un désir de représentation dans laquelle la femme reste dissociée de l'homme, ayant respectivement des caractéristiques essentialistes et très stéréotypés.

« On a souvent l'idée de l'homme qui aide les jeunes délinquants ou qui est dans le milieu de la précarité. Dans la littérature sur l'éducation spécialisée, ce sont que des hommes, pas de femmes. Ou même à la télé, c'est les hommes que l'on entend, qui prennent la parole, comme Pascal le Grand frère. Tout le monde se construit une image et surtout une image dont on a envie. Parce que, de voir les gens avec la précarité et la douleur et la violence, on ne peut pas voir une femme avec ça, on ne peut voir qu'un homme. Parce qu'un homme c'est tout de suite plus fort, mentalement, qui peut aller au charbon. Alors qu'une femme c'est plus sincère, ça prend soin, c'est tout mignon, ça va avec les enfants, ça joue aux Lego. Ce n'est absolument pas moi, je suis plus du genre à aller au charbon qu'à jouer aux Lego. Donc, automatiquement, c'est une image qu'on a envie de se construire ».

La sociologue Dominique Epiphane a étudié, en 2007, 91 albums pour enfants, consacrés à la présentation des métiers, ce qui a mis en lumière la puissance des stéréotypes sexistes dans les albums pour enfants. En effet, 78% des personnages représentés dans des métiers sont des hommes, contre 22% de femmes, alors qu'elles constituent 48% de la population active en 2007. Dans l'album, les femmes sont perçues quasi-exclusivement dans des métiers du care, tels que travailleuse sociale notamment. Dominique Epiphane révèle une ségrégation

⁹⁵ Ibid.

horizontale qui s'articule avec une ségrégation verticale ; comme au sein du travail social, les hommes occupent bien plus souvent que les femmes des métiers d'encadrement, de direction, tout comme les métiers ayant un aspect technique (cf. Partie 2).

3.3. Professions féminisées et dévalorisées, une interconnexion ?

Le choix non libéré du travail social

Selon Marie Duru-Bellat, le choix d'orientation des filles n'est pas uniquement le produit de l'intériorisation d'une socialisation féminine mais aussi le résultat de « stratégies » sous contrainte : selon l'anticipation des filles, elles choisissent des filières qui leur permettront de s'intégrer au mieux dans le marché du travail, qui est traversé par une ségrégation sexuée, excluant largement les femmes des emplois liés à l'exercice du pouvoir et à la technique.⁹⁶ C'est pourquoi le processus d'orientation et de choix des filières par les filles se tourne vers l'éducation, la santé ou la social. Ces choix ne sont donc pas libres de toutes contraintes mais influencés par les dimensions de socialisation et par la réalité du marché de l'emploi.⁹⁷ De ce fait, les métiers du care restent féminisés, ce qui crée un phénomène de dévalorisation, comme cela est le cas avec le travail social. En effet, les filières féminines sont considérées comme globalement moins prestigieuses et sont moins rentables sur le marché du travail que les filières masculines.⁹⁸

Valorisation sociale du travail social

Comme le questionnait Marc Bessin, « *c'est une vraie question sociologique que de savoir si des métiers sont peu valorisés parce qu'ils sont féminins ou s'ils sont féminins parce qu'ils sont peu valorisés. Mais ce qui est clair, c'est que l'un renforce l'autre. On est dans un secteur peu valorisé dans l'ordre marchand, aussi parce qu'il est construit dans le pôle féminin de l'ordre du genre* ». ⁹⁹ Lorsque qu'il a été demandé aux enquêtés d'évoquer leur valorisation du métier, les réponses sont assez différentes. Selon Nelly, le fait de travailler dans le secteur social explique que les travailleurs sociaux se mettent moins en grève, par « loyauté » pour les personnes accompagnées, n'impulsant donc pas un changement dans les conditions de travail. Nelly, assistante sociale, de 57 ans :

« La représentation sociale de nos métiers n'est pas terrible. Je suis autour de 2000€ après 30 ans de maison. Ce n'est absolument pas valorisé dans la société, mais c'est à cause de nous, travailleurs sociaux, car on a toujours des scrupules,

⁹⁶ Duru-Bellat, 1990, *L'école des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?* Paris, L'Harmattan,

⁹⁷ Ibid.

⁹⁸ Collet I., 2014 *Comprendre l'éducation au prisme du genre : théories, questionnements, débats*, Genre, UNIGE, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

⁹⁹ Genre et renouvellement dans le travail social, Cahiers Stratégie et prospective, 2014/07, pages 114p

d'auto-culpabilisation si on fait grève etc., ce qui fait que ça n'avance pas beaucoup. »

La valorisation d'un métier se détermine à la fois d'un point de vue social, avec la manière dont le métier est perçu en société, et d'un point de vue économique, par le biais de la rémunération. Ces deux aspects sont interdépendants, la valeur marchande du métier impliquant une valorisation sociale. Ainsi, plus un métier est valorisé socialement, plus il est économiquement valorisé et plus il est valorisé économiquement, plus il est valorisé socialement. Cependant, pour Julie, éducatrice spécialisée, 25 ans, son salaire et la valorisation de son métier ne semblent pas être liés. Le fait de faire du travail social est, selon elle, très valorisé, pour des questions morales, mais le salaire touché n'est pas la hauteur de son investissement.

« La reconnaissance, pour l'idée du travail, elle est bien là, vraiment c'est hyper valorisé je trouve d'être éducatrice, par les gens et tout ça. Moi je me sens pas mal reconnu dans mon taff, que ce soit par les gens du milieu, par les gens qui sont extérieurs au milieu, mais je pense que c'est un taff méconnu et qui gagnerai un peu plus à l'être quoi. »

« Je gagne 1700€ par mois sachant que là je commence des astreintes donc j'ai 300€ qui sont dus à l'astreinte. Je trouve que ce n'est pas beaucoup mais voilà, pour l'investissement qu'on fait et tout, mais bon après moi c'est un choix de gagner un peu moins et de bosser dans l'associatif mais effectivement si on regarde les salaires avec lesquels on est censé débiter dans la profession qui sont plutôt autour de 1400€ bah c'est assez peu quoi. »

En revanche, la majorité des enquêté.es considèrent que le travail social est trop peu valorisé, à la fois en termes financiers et de reconnaissance sociale. Selon Coline, 28 ans, étudiante en formation d'éducatrice spécialisée, la valorisation sociale de son métier est aussi intrinsèquement liée au fait qu'il s'agisse d'une formation féminisée.

« C'est un métier qui manque clairement de valorisation : déjà dans les médias on est jamais cité, on n'est pas représentées ou alors on l'est mais de manière caricaturale avec la protection de l'enfance. Et tout simplement au niveau du salaire... Tout en sachant qu'on arrive dans un métier où on sait qu'on sera mal payée, mais pour moi le salaire fait aussi partie d'une valorisation et d'une reconnaissance sociale, que nous n'avons pas. Mais c'est dans beaucoup de métiers du socio ou du médico-social. Et c'est un métier très féminin, donc peu et mal représenté. C'est dans beaucoup de métiers du socio ou du médico-social ; c'est un métier très féminin, donc peu et mal représenté. »

Répartition genrée en fonction de la socialisation sexuée

Selon les sociologues Baudelot et Establet, cette dévalorisation est liée au fait qu'il est communément pensé que les femmes ont moins d'ambition, osent moins, sont moins

courageuses. De fait, leurs choix professionnels reflètent une certaine vulnérabilité. Ainsi, les stéréotypes de genre s'accompagnent, selon les sociologues¹⁰⁰, d'une hiérarchisation ; la socialisation masculine prépare davantage les garçons à la « certitude de soi » et à la culture de la compétition. Ainsi, comme le confirme notre enquête, la faible proportion d'hommes qui se dirigent vers les carrières sociales respectent les rôles masculins qui leur sont assignés, tels que la technique ou la direction. Le poids des stéréotypes de genre dans la répartition genrée des carrières sociales a été évoqué par toutes les femmes enquêtées qui lui attribuent une origine sociologique à travers le terme de « *construction sociale* ». Leur âge ne semble pas avoir d'influence sur cette perception. En revanche, deux hommes enquêtés sur trois ne semblent pas savoir comment expliquer l'aspect féminisé du travail social. Il s'agit de deux hommes ayant une fonction de cadre dans le secteur social : Jérôme, 59 ans, chef de service et Marc, 39 ans étudiant en formation CAFDES.

« Le secteur médicosocial est largement féminin mais j'ai aucune explication scientifique ou sociologique. Ça serait qu'un a priori sexiste de dire « oui mais les femmes ont peut-être cette vocation sociale de prendre soin, du fait de la maternité », je trouve que c'est une grosse connerie cette argumentation mais je n'ai aucun argument pour essayer d'expliquer cette situation et puis ça me prendrait la tête, c'est un fait et je fais avec. »

« Ça doit être dû au fait de s'occuper des enfants, y'a un côté culturel mais aussi une matrice ; quand on sent dans son corps un enfant qui grandit, ça donne une sensibilité particulière, ça donne une dimension maternelle pour les femmes. On est différent au niveau de la sensibilité. Ça ne se discute même pas, c'est une évidence. Je fais du yoga par exemple, le yoga doux il y a plus de femme, le yoga tonique il y a plus d'hommes ; c'est une réalité. »

Selon Romane, 49 ans, éducatrice spécialisée, le fait que les hommes soient plus présents, en proportion, à la direction des structures sociales, que dans les autres métiers du social (mis à part, on l'a vu, éducateur.trice spécialisé et éducateur.trice technique), est dû à leur socialisation. Les hommes ne sont pas éduqués dans la projection de s'occuper des enfants, ce qui peut être un réel frein dans la vie professionnelles des femmes. C'est une explication que Coline, 28 ans, éducatrice spécialisée, a également évoqué en parlant de « plafond de verre ». La notion de « plafond de verre » renvoie au fait que les femmes peuvent progresser dans une structure seulement jusqu'à un certain niveau, ce qui a comme résultat qu'elles sont en grande partie absentes du sommet de la hiérarchie.¹⁰¹ Elle déclare :

« Le fait qu'il y ai autant d'hommes cadre dans le travail social par rapport aux autres professions du social c'est un peu le mal de notre génération ou plutôt celle

¹⁰⁰ Baudelot et Establet

¹⁰¹ 2004. Femmes et carrières : la question du plafond de verre. *Revue française de gestion*, 4(4), 117-127.

d'avant. C'est toujours pareil, les hommes ont tendance à avancer plus rapidement, enfin à avoir la possibilité d'avancer plus rapidement. Psychologiquement, les hommes sont plus disposés à s'imaginer faire des postes à responsabilité car ils n'ont pas grandi dans l'idée qu'ils allaient peut-être devoir garder les mioches, t'as pas besoin de prendre en considération ta famille parce qu'ils sont autonomes vis-à-vis de toi en termes d'organisation vu que ta femme prendra les choses en mains, et aussi ça pourra se faire plus rapidement car il n'y aura pas d'arrêt dans le parcours malgré la grossesse de ta femme. J'ai une amie qui a eu un enfant, ça fait 6 mois qu'elle n'a pas travaillé et où son cerveau était focalisé sur « le petit, le petit, le petit » et là, devoir, quasiment du jour au lendemain, reprendre une activité qu'elle a laissé des mois auparavant, avec en plus une partie de son cerveau qui pensera aux besoins du bébé... Donc déjà que tu te remets doucement dans le travail, tu ne te projettes pas trop dans d'autres postes à responsabilité. Ça empêche aussi de vouloir reprendre des études. Du coup les femmes, quand elles reprennent des études c'est souvent une fois que les enfants sont grands alors que je ne suis pas sûre que ce soit la même chose pour les papas. Les hommes eux, ils sont dans la continuité, ils peuvent se projeter, ils sont déjà dedans, à aucun moment y'a des coupures. »

C'est effectivement le parcours que déclare Nelly, 47 ans, assistante sociale :

« J'ai pris un temps partiel après la naissance de mon enfant, comme je l'ai fait pour mes autres enfants. On a essayé d'équilibrer avec mon conjoint mais ça n'a pas marché car mon conjoint a un parcours d'éducateur spécialisé, mais après il est passé à des postes à responsabilité, chargé de mission départemental, puis chef de service, avec des volumes horaires beaucoup plus importants, c'est un peu le déséquilibre un peu classique qu'on retrouve. »

Dans les professions sociales, le temps partiel est nettement plus fréquent qu'ailleurs : 41% des salarié.es exerçant une profession sociale le font à temps partiel, soit plus du double de la moyenne des salarié.es (18%).¹⁰² Cette situation résulte de la surreprésentation des femmes dans ces professions, qui prennent souvent en charge l'éducation des enfants, ce qui implique une rémunération plus faible, un moindre accès à la formation et aux postes d'encadrement.

Cette adéquation entre travail féminisé et temps partiel est le reflet des instances de socialisation qui diffusent une éducation sexuée, ayant pour impact une division verticale et horizontale du travail. En effet, les activités de care, qu'elles soient professionnalisées avec le travail social ou effectuées au sein du foyer avec l'éducation des enfants, concernent quasi-exclusivement les femmes, qui sont le plus souvent en temps partiel, et précaires.

¹⁰² Genre et renouveau dans le travail social, Cahiers Stratégie et prospective, 2014/07, pages 114p

Ainsi, à travers la famille, l'école et les médias, des normes sexistes sont véhiculées et diffusées. A l'école, parce qu'il s'agit d'une instance de socialisation légitime censée apporter une éducation et une instruction, les stéréotypes de genre sont extrêmement respectés par les enfants et adolescent.es. De plus, la fonction de « reproduction » de la famille a un puissant effet sur les enfants qui s'identifient à leurs parents, qui, par leur mode de vie, leur comportement, leur langage, véhiculent respectivement un rôle social que les enfants intègrent. Les médias, qu'ils éduquent ou divertissent, sont traversés par les normes sexistes de la société qu'ils diffusent tout au long de la vie des individus. Ces normes sexistes s'appuient sur un naturalisme des êtres humains qui divise de manière binaire les individus en leur attribuant des compétences « naturelles » en fonction de leur sexe. Cette essentialisation est également hiérarchisée, comme en témoigne la dévalorisation des activités du care qui sont attribuées aux femmes, ce qui est notamment le cas du travail social, dévalorisé par sa précarité financière et sa féminisation.

Conclusion

Depuis la création du travail social et l'assignation des femmes à ce secteur, une certaine masculinisation de ces professions a eu lieu, mais elle demeure marginale. Malgré une attention particulière portée à la parité, la société n'a pas encore réussi à transformer en profondeur les rôles masculins et féminins, la socialisation des individus reposant encore largement sur des stéréotypes sexistes diffusés au sein de l'école comme au sein de la famille.

Si les hommes restent minoritaires dans le travail social, ils sont présents dans trois types de fonctions au sein du travail social parmi une quinzaine. Les métiers que les hommes occupent au sein du travail social reflètent une division sexuée des compétences issues d'une éducation masculine qui prône des compétences telles que l'autorité, la compétition ou la technicité. Cela est très clairement reflété dans le secteur du travail social où le peu d'homme engagés incarnent l'encadrement éducatif à travers l'éducation spécialisée, la technique à travers l'éducation spécialisée technique et l'aspect directif à travers les postes de direction.

Les femmes, considérées par la société comme dévolues à la sphère privée, se sont quant à elles largement impliquées dans la place qui leur a été laissée : l'éducation et le soin. Dans ces conditions, comme la philosophie du *care* le souligne, les professionnel.les du travail social furent inévitablement largement des femmes. Les métiers du *care* tels que ceux du travail social illustrent particulièrement bien comment l'accès des femmes au marché du travail induit un déplacement, plutôt qu'une véritable remise en question, de la division sexuée du travail.

L'idée selon laquelle le parcours de vie influence les individus à faire du travail social est un des facteurs qui n'a pas été traité dans cet écrit. Les facteurs personnels tels que le parcours de vie, les traumatismes, la religion, l'aspect financier et les désirs personnels des individus, révèlent pourtant à la fois l'importance du parcours de vie dans les choix et orientation des individus, tout comme l'inévitable poids des déterminismes sociaux sur les parcours individuels des personnes. Ces éléments ont été soulignés par plusieurs personnes interrogées. Selon Inès, 26 ans, éducatrice spécialisée, l'histoire de vie serait un des facteurs pour lesquels les personnes s'engagent dans le travail social :

« Selon moi, l'histoire de vie peut faire beaucoup, je pense que les personnes qui ont été confrontés à des dures histoires de vies, des traumatismes, auront plus tendance à vouloir aider les autres »

C'est ce que confirme Martha, 44 ans, formatrice :

« C'est une hypothèse que je pose, ces brimades et ces discriminations ont pu m'affecter et ont entraîné, je pense, un sentiment d'injustice, ce qui m'a fait vouloir aider des enfants un peu mis de côté. En tout cas ça a dû y contribuer. Je suis persuadée que le fait de faire du social ça s'inscrit au-delà d'un processus de professionnalisation, mais dans un parcours de vie en fait. »

Cependant, si le parcours de vie peut indéniablement jouer sur le parcours professionnel, et ainsi pousser des hommes à travailler dans le secteur social, la division sexuée du travail demeure extrêmement présente. Les parcours de vie sensibles et les traumatismes touchent aléatoirement hommes et femmes. Pourtant, seuls 13% des travailleur.ses sociaux sont des hommes. Le choix fait pour ce mémoire s'est donc plutôt porté sur l'origine de la division sexuée du travail social par le biais de l'histoire du travail social et par l'étude des représentations sociales qui pourraient expliquer la répartition genrée dans le travail social.

Le contexte dans lequel le travail social s'est créé est un des facteurs déterminants dans l'explication de la répartition genrée du travail social. Si, aujourd'hui, le travail social est accessible aux hommes comme aux femmes, la large proportion de femmes est apparue - et apparaît toujours - comme dissuasive pour les hommes. Le fait de ne pas s'identifier à tel ou tel métier, du fait du genre attribué ce métier par l'imaginaire collectif, est dû à l'influence de la socialisation. Le travail social est révélateur de la force des stéréotypes sexistes et de l'éducation genrée qui s'appuie sur une naturalisation des compétences en fonction du genre ; il s'agit de facteurs déterminants dans la répartition genrée des travailleurs et travailleuses sociales. L'implication des femmes dans le travail social serait due à une identification des jeunes filles aux professions occupées par les femmes de leur société. Cette forte proportion de femmes dans le travail social est aussi due à la réalité du marché du travail : les femmes vont vers les métiers pour lesquels elles ont le plus de chance d'être embauchées. Aller vers

un secteur perçu comme masculin représente un défi difficile, non seulement pour être recrutée mais aussi pour être réellement intégrée au sein de la profession.

Le mimétisme avec la division sexuée du travail alimente donc à la fois la ségrégation professionnelle avec une surreprésentation des femmes dans les métiers du care, et la sous-évaluation économique et statutaire de ces métiers, comme le prouve la faible valorisation marchande du travail social.

Difficultés rencontrées

Notre enquête ne nous a pas permis d'analyser les métiers non diplômants, tels que celui d'aide à domicile, « femme de ménage », nounou ou baby-sitter, largement féminisés et invisibilisés par la précarité que ces emplois représentent, notamment par le fait qu'ils ne sont pas toujours déclarés. Ils pourtant très représentatifs de l'histoire du travail social, de la prolongation de la sphère domestique, et de la faible valorisation des métiers du care.

La relation entre les rapports de genre et les rapports de classe auraient également été intéressant à analyser, les rapports de classe articulant aussi nettement le travail social que les rapports de genre. Notre enquête a effectivement montré une ségrégation verticale au sein du travail social, issue du mécanisme de la reproduction sociale. Cela aurait pu permettre d'observer la féminisation du travail social comme relative ; notre enquête révèle qu'il ne s'agit pas de toutes les femmes, issues de toutes les classes sociales, mais plutôt de classe sociale plutôt populaire. Ainsi si le travail social est encore parfois considéré comme reflétant des compétences sociales « naturelles », et féminines cela signifierait qu'il ne s'agirait que de qualités « naturelles » de femmes issues d'une certaine classe sociale.

Une difficulté fut rencontrée pour la mise en place d'une observation concernant la manière dont s'articule les rapports entre hommes et femmes au sein d'une promotion de travailleur.es sociaux. Cependant, la crise sanitaire ne m'a pas permis de venir à la rencontre des étudiant.es pour une raison de protocole sanitaire dans un premier temps puis par fermeture de l'école suite aux annonces gouvernementales.

Bibliographie

Bloch, F. ; Buisson, M. (1998). *La garde des enfants, une histoire de femmes : entre don, équité et rémunération*, Paris, L'Harmattan.

Bourdieu, P., & Passeron, J. (2016). *Les Héritiers : Les étudiants et la culture (Le sens commun)*. Minuit.

De, S. (1999). *Sociologie de la famille contemporaine*. Nathan.

Duru-Bellat, M., & Zanten, V. A. (2012). *Sociologie de l'école - 4e éd.* Armand Colin.

Flahaut, E. (2006). *L'insertion professionnelle des femmes. Entre contraintes et stratégies d'adaptation*, pur.

Knibielher, Y. (1981). *Nous, les assistantes sociales : naissance d'une profession*, Aubier-Montaigne.

Liesenborghs, J., (2008) *Ecole : notre affaire à tous !* Couleur livres.

Molinier, P. (2012). *Le « care » : ambivalences et indécentes*. Dans : Nicolas Journet éd., *La Morale: Éthique et sciences humaines* (pp. 207-213). Auxerre, France: Éditions Sciences Humaines.

Molinier, P. (2006), *Le care à l'épreuve du travail. Vulnérabilités croisées et savoir-faire discrets. Le souci des autres. Éthique et politique du care.* (Ed. Patricia Paperman, Sandra Laugier), Coll. Raisons Pratiques, Paris : Editions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 299-316.

Murcier, N. (2008). « Petite enfance et rapports sociaux de sexe : la formation des professionnel(le)s de la petite enfance, idéologies et représentations sociales », dans Y. Guichard-Claudic, D. Kergoat et A. Vilbrod (sous la direction de), *L'inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin et réciproquement*, Rennes, Presses universitaires de Rennes,

Pascal, H. (2014). *La naissance du travail social (fin XIX^e siècle-1913)*. Dans : , H. Pascal, *Histoire du travail social en France: De la fin du XIX^e siècle à nos jours* (pp. 11-62). Rennes, France: Presses de l'EHESP.

Srunder, B. (1976). *Le travail social et les femmes*, Champ social, Maspéro.

Touraine, A. (2006). *Le monde des femmes*, Paris, Bayard.

Vilbrod, A. (1998). *Devenir éducateur, une affaire de famille (Collection « Logiques sociales ») (French Edition)* (0 éd.). Editions L'Harmattan.

Vilbrod, A. (1999). « *Les métiers du social. Un espace de travail "traditionnellement dévolu aux femmes* », dans a. Guillou, S. Pennec (sous la direction de), *Les parcours de vie des femmes, travail, familles et représentations publiques*, Paris, L'Harmattan.

Welzer-Lang, D. & Zaouche Gaudron, C. (2011). *Masculinités : état des lieux*. Toulouse, France: Érès.

Articles

Bessin, M. (2009). Focus - La division sexuée du travail social. *Informations sociales*, 2(2), 70-73. h

Beynier, D. & Tudoux, B. 1995. « Les métiers du travail social », *dress*, n° 441.

Bouquet, B. 1998. « Féminin-masculin chez les assistant(e)s de service social », *Vie Sociale*, n° 3.

Bouquet, Brigitte. « Cachez-moi ce genre que je ne saurais voir... », *Empan*, vol. 65, no. 1, 2007, pp. 18-26.

Casini, A. & Sanchez-Mazas, M. 2005. *Ce poste n'est pas fait pour moi ! L'impact de la norme de genre et de la culture organisationnelle sur la mobilité professionnelle ascendante*, Les Cahiers internationaux de psychologie sociale, n° 67-68.

Molinier, P. 2004. « Psychodynamique du travail et rapports sociaux de sexe », *Travail et emploi*, 97, 79-91.

Ndjapou, F. 2014. « Le genre et la mixité en formation d'éducateur(e) de jeunes enfants », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 17, no. 1, 2014, pp. 69-82.

Rousseil, Muriel. « Femmes et hommes dans le secteur social », *Empan*, vol. 65, no. 1, 2007, pp. 74-78.

Saint-Martin, Corinne. « Parcours de professionnalisation des étudiant-e-s en formation : regard sociologique », *Empan*, vol. 95, no. 3, 2014, pp. 49-55.

Tetard, F. & Gardet, M. 1998. « Cherchez les femmes ! Femmes d'éducateurs et éducatrices », *Vie Sociale*, n° 3.

Zanferrari, F. 2005. « Interprétations masculines et attentes féminines à l'égard des hommes dans le travail social », *Archives des Carnets du genre*

Annexes

Annexe 1 : Grille d'entretien

Partie n°1: Le parcours personnel

- Quel âge a tu ?
- As-tu des enfants ?
- Es-tu en couple ?
- Ton ou ta partenaire a un emploi ?
- A t'il/elle plus de travail que toi en termes d'heures ? Salaire ? Fatigue ?
- Que fais-tu après le travail ?

Partie n°2 : Parcours scolaire

- Quelle est la profession de tes parents ?
- Profession de tes grands parents ?
- As-tu des frères et sœurs ?
- Comment tu sentais tu durant ta scolarité ?
- Quand tu étais au collège, tu t'imaginais faire quoi comme métier, quel mode de vie ?
- Quel a été ton parcours scolaire au collège au début de ton emploi ?
- Pourquoi ce choix du social ?
- Est-ce que tu peux me faire le récit de *comment et quand* tu as décidé de faire ce métier ? Est-ce que tu connaissais ?
- Est-ce que tu t'es senti soutenu dans cette voie ?
- Peux-tu me parler de *l'ambiance familiale* quand tu étais enfant ?

Partie n°3 : Faire du travail social

- Quel a été ton parcours professionnel jusqu'à ton poste ?
- Pourquoi as-tu choisi cette branche du travail social plutôt qu'une autre ?
- Est-ce que tu aimerais *évoluer* professionnellement ? Ou bien as-tu *évolué* et comment/pourquoi ?
- As-tu hésité ou hésites-tu à changer de métier ?
- Considères-tu que ton métier te correspond ?
- Quels sont les aspects de ton travail que tu préfères ?
- As-tu le sentiment de bien faire ton travail ?
- Comment tu perçois ton travail en termes de reconnaissance sociale ?
- Selon toi, tout le monde pourrait faire ton travail ?
- Quelles sont les compétences nécessaires ?
- Es-tu satisfait.e en termes de salaire ? Si tu es d'accord, peux-tu me donner le montant de ton salaire, par heure ?

Partie n°4 : Féminisation des métiers du travail social

Voilà quelques chiffres : D'après la direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques, en 2019, 84% des travailleurs.se sociale sont des femmes

- A quoi penses-tu que c'est dû ?

Enfin, l'étude montre également que les hommes sont 56 % au poste de direction, alors qu'ils ne sont que 15% dans les autres branches - sauf educ technique-

- A quoi penses-tu que c'est dû ?

Remerciement,

Annexe 2 : Examens phénoménologiques des huit personnes enquêtées

Julie

« Je suis Julie, j'ai 25 ans et je vis à St Sulpice, dans le Tarn. Je suis éducatrice spécialisée depuis un an. Je n'ai pas d'enfants mais je vis en couple mon conjoint, qui est cheminot. Mon père est chauffeur routier et ma mère est vendeuse en boulangerie. Mes grands-pères étaient plâtrier et chauffeur routier et mes grands-mères étaient femmes au foyer. J'ai grandi dans une famille pas très apaisé, assez conflictuel, mon père était maltraitant. Pour moi, l'école n'était pas un plaisir, petite je m'en ennuyais car j'étais assez en avance puis plus tard les résultats n'étaient pas là mais j'ai continué jusqu'au bac. J'ai commencé à penser au métier d'éduc assez tôt car une amie de ma mère était éduc dans un ITEP et je suis tombée en amour, très naïvement, de ce métier. Après mon bac L, j'ai fait une prépa de travail social et c'est éduc que j'avais en tête. Déjà parce que c'est le métier plus connu dans le social, le plus représenté, avec assistante sociale et que c'était celui me correspondait le mieux parce que c'est un métier qui est sur le terrain, auprès des familles, dans le quotidien, peut-être plus qu'assistante sociale peut être, et puis même, c'est sur des temps extérieurs. Je trouve que c'est un métier plus réel dans le social du coup c'est celui qui me correspondait en fait. J'ai donc fait éduc et je travaille aujourd'hui à Toulouse dans une association accompagne des familles migrantes, des personnes à la rue. On les aide à trouver un rythme, à réinvestir un logement.

Ce que je préfère c'est l'accompagnement à la parentalité, c'est quelque chose que j'aime vraiment faire et dont j'ai le plus d'expérience par ce que j'ai déjà bossé en centre maternel et tout. Donc c'est quelque chose que je maîtrise et que j'aime faire. Sinon, plus largement être dans le quotidien avec les familles, tu vois, faire des visites à domiciles, les aides à investir un lieu, à se poser etc. Ça c'est ce que je préfère si on oppose ça à toutes les démarches administratives et techniques qu'il y a faire, ça c'est le côté moins cool tu vois. Après, avec ce travail, c'est parfois dur de couper. Tu vois des situations galères donc parfois tu les ramènes à la maison, c'est comme ça, mais finalement pour moi c'est pas forcément que négatif, ça prouve aussi que c'est impliquant pour moi en tant que personne et ça c'est hyper important pour moi cette partie d'engagement là. Tout le monde ne pourrait pas faire du travail social. Déjà tout le monde s'y intéresse pas, faut avoir envie de faire du social, avoir envie de se former. C'est hyper important, parce que il suffit pas d'être plein de bonne volonté pour faire du travail social, c'est aussi un métier avec des formations, des codes, des choses à apprendre, moi je continue à me former tous les jours. Les compétences, enfin les intentions nécessaire avant même de se former, en école ou non d'ailleurs, c'est arriver avec le plus de bienveillance possible, tu vois, enfin c'est la base quoi, et puis avoir envie de faire ce métier-là, je pense que c'est un métier que tu peux pas faire par default, donc il faut une réelle motivation, une réelle envie. Ça je pense c'est que j'avais, la motivation de faire ce métier-là. Pour le moment éduc ça me va bien, et j'ai pas forcément envie d'évoluer. C'est pas quelque chose qui me fait envie pour le moment, je me dis peut-être à terme quand j'aurai besoin de prendre de la distance, tu vois, avec le public ou quand, peut-être j'aurai envie de gagner plus aussi, parce que faut dire qu'on est très mal payé.es en tant qu'éduc, surtout dans l'associatif. Après si le salaire suit pas, la reconnaissance, pour l'idée du travail elle est bien là, vraiment c'est hyper valorisé je trouve d'être éduc, par les gens et tout ça, mais je sais pas si c'est bien compris, si les gens comprennent bien ce qu'on fait, ce que ça implique quoi. En tout cas la première idée qu'on en a de ces métier, c'est l'empathie, prendre soin d'autrui et c'est des choses qu'on attribue, dans notre société, plus facilement aux femmes, mais pas forcément de manière justifié tu vois. C'est induits par le fait qu'on vit dans une société quand même sexiste tu vois. Et ça, ça devrait rentrer dans les missions de l'école parce que ça fait partie de la réalité de terrain ; que tu sois homme ou femme, tu te confronte à la réalité de la société qui porte une importance majeure au genre des personnes. »

Nelly

« Je m'appelle Nelly, j'ai 59 ans, je vis à Chateaubourg et je suis assistance sociale. Mon père était représentant dans une usine de chaussure et ma mère femme au foyer puis cuisinière

dans un centre social. L'une de mes grand-mères était intendante dans un lycée privée et son mari travaillait dans une usine de chaussure et mes autres grands parents travaillaient dans un restaurant ouvrier. Mon adolescence a été compliqué, j'étais assez déprimé suite au décès de mon père. Sinon, ma famille était aimante, y'avait pas de soucis. Moi, j'ai 3 enfants entre 20 et 30 ans. Je suis en couple avec mon conjoint qui lui, est éducateur spécialisé de formation mais qui a ensuite eu des postes à responsabilités et qui est maintenant chef de service. Moi je suis à temps partiel depuis la naissance de mes enfants. On a essayé d'équilibrer avec mon conjoint mais ça n'a pas été évident avec ses volumes horaires importants. C'est un peu le déséquilibre un peu classique qu'on retrouve. On m'a souvent incité à être cheffe de service mais je l'ai pas fait pour trois raisons ; parce que j'aimais beaucoup le lien avec les personnes sur le terrain, et parce que mon conjoint avait déjà un poste de responsabilité et on peut, hein, être deux à avoir des gros postes mais c'est pas ce que je souhaitais pour l'équilibre familial. Les femmes ont tendances à mettre leur formation entre parenthèse dès lors qu'elles ont des enfants, et ne prendrons donc pas des postes à responsabilités qui nécessite des heures de travail, un investissement important. Ce n'est pas aujourd'hui encore avec du temps partiel, avec des rupture dans la vie professionnelle, etc. Et autre aspect, je pense aussi que c'est une question de culture. Dans le sens où l'autorité est considérée comme une compétence plus masculine que féminine. A cela s'ajoute que je n'avais pas envie d'être un bon petit soldat de l'institution. Moi ce que j'apprécie c'est la découverte de l'autre, l'humain, la diversité. Je suis quelqu'un qui ai toujours été très en relation avec les autres, déjà enfant j'avais tendance à être attentive aux autres. Je pense que c'est lié à mon contexte familial. Mes parents étaient des militants catholiques très investi, dans des types d'asso comme Emmaüs ou action catholique pour l'enfance. Que des asso très tourné vers les autres en fait et j'ai baigné là-dedans toute mon enfance. Et puis, je me suis toujours intéressée à la complexité de l'être humain. Mes centres d'intérêt, c'est toujours en lien avec des choses de société, la complexité de l'être humain. Après mon bac je me suis donc orienté vers la psycho et en même temps je faisais des remplacements dans l'enseignement privé, en tant qu'assistante d'enseignante. Je m'occupais d'une classe et là j'ai rencontré quelques enfants ayant des difficultés. J'ai rencontré une éducatrice qui s'occupait d'une petite fille que j'avais en classe et petit à petit je me suis orientée vers le social. J'ai donc passé mon concours d'assistante sociale en 1985. Si j'ai fait assistante sociale c'est parce que pour faire éducatrice, j'aurai eu besoin de faire un stage pour valider ou non ce projet, parce que j'étais pas sûre que ça le fasse. Comme je n'ai pas trouvé de stage j'ai laissé tomber et je me suis dit qu'assistante sociale ça le ferait. Les autres secteurs du social comme CESF, je ne connaissais même pas. Durant mes études il n'y avait que deux hommes dont un qui est parti. Ça m'avait déjà questionné et interpellé. Je pense que globalement la société est construite autour de l'idée que les métiers du soin sont le fait des femmes car les femmes soi-disant plus maternante, plus attentionnée aux autres, que ce sont plus des êtres d'émotions alors que les hommes eux, voilà ils ne sont ni dans l'émotion ni dans le soin aux autres. Mais pour moi c'est vraiment une construction sociale, c'est aussi historique car c'était une profession de femme. C'est n'importe quoi hein (rire) mais c'est comme ça ! Mais ce n'est pas inné, c'est un apprentissage. On a dit pendant des années « assistante sociale » et c'est encore le cas, ça fait partie des métier qui sont fléchés féminin! Et puis, la représentation sociale n'est pas terrible. Je suis autour de 2000^e après 30 ans de maison. C'est absolument pas valorisé dans la société , mais c'est à cause de nous, travailleur sociaux, car on a toujours des scrupules, d'auto-culpabilisation qui fait que ça n'avance pas beaucoup. »

Martha

« Moi c'est Martha, j'ai 44 ans, je suis mariée, j'ai deux enfants et je vis à Gauvin. Ma mère était secrétaire dans un IME avec des enfants en situation de handicap et mon père travaillait à Citroën. Mes grands-pères étaient plâtrier et boulanger et mes grands-mères femmes au foyer. Du coup moi je suis formatrice en école de travail social en Bretagne et j'interviens aussi auprès d'enfants pour les accompagner juridiquement lors d'audience les concernant. Je suis dans le social depuis longtemps, d'abord à travers l'animation. J'ai très vite aimé l'utilisation du support ludique qu'est le jeu qui permet d'observer toute la socialisation qui se passe, et

c'est un bon un support de partage collectif et individuel. Petit à petit je me suis tournée vers le métier d'éducatrice. J'ai pas fait monitrice éducatrice parce que j'avais un niveau de scolarité relativement bon, j'avais mon bac et tout ça. J'ai pas fait assistante sociales parce que moi je voulais vraiment être dans la relation de proximité, de quotidien, de partage, choses qu'on trouve un peu moins chez les assistantes sociales quand même.

En tout cas, j'avais une attention à l'autre ; j'ai toujours été attiré par ça. J'ai connu des discriminations à l'école, et j'ai toujours eu un fort sentiment d'injustice et été attiré par les personnes « vilains petits canard ». On m'a longtemps dit que j'étais garçon manqué. C'est une hypothèse que je pose, ces brimades et ces discriminations ont pu m'affecter et ont entraîné, je pense, un sentiment d'injustice, ce qui m'a fait vouloir aider des enfants un peu mis de côté. En tout cas ça a dû y contribuer. Je suis persuadé que le fait de faire du social ça s'inscrit au-delà d'un processus de professionnalisation, mais dans un parcours de vie en fait. C'est-à-dire que tout le monde n'a pas cette sensibilité-là, une attention à l'égard des personnes en difficulté, une tolérance, une forme d'altruisme, de pouvoir accepter l'autre tel qu'il est. Il faut être en mesure aussi d'accueillir une souffrance, avec des raisonnantes émotionnelles et affectives importantes.

D'ailleurs, j'ai essayé de devenir cheffe de service, au moment où j'ai passé mon master 2, mais en faisant des remplacements de cheffe de service j'ai bien vu que ce n'était pas pour moi (rire). Moi j'aimais beaucoup la gestion d'équipe mais j'avais une impression de dépersonnalisation de mon métier : pour moi il était important que chaque dossier ait été étudié pour répondre à leur singularité et là j'avais l'impression de juste gérer des dossiers. Je me rappelle d'une fois avec deux chefs de services et j'avais l'impression qu'ils parlaient de numéro en fait, qu'ils s'arrachaient juste un dossier. Ça, ça correspond pas à ma manière d'accompagner les personnes. En plus du fait que ça ça collait pas avec mes valeurs, c'est aussi parce qu'à un moment donné moi j'avais l'impression d'être dans une cours de récré avec deux gars qui se battaient et moi j'ai du tout envie de rentrer là-dedans quoi. J'vais être brut de paume mais j'ai vu dans des direction, des « guerre de coqs » entre gars qui se font mousser et qui arrivent à des postes de chef parce que, ils se pensent plus compétents. Moi j'ai vu clairement des abus de pouvoir de la part de chef de services gars et j'ai eu du mal avec certains de mes chefs de services gars à cause de ça. Du coup j'ai deux arguments par rapport au nombre d'hommes et de femmes dans les postes de direction mais après c'est peut-être subjectif. Je pense qu'il y a des femmes qui n'osent pas, pour tout un tas de raison, professionnel ou personnel.

Et puis, je pense qu'on ne leur laisse pas la place en fait parce que y'a de la peur, basée sur de grosses représentations : « hein mais, trop sensible », fin c'est des arguments que je ne supporte pas, ou « oh elle va s'arrêter pour s'occuper de ses enfants » ou « elle va tomber enceinte ». C'est lié à toute une culture et une tradition qui font que, bah voilà, même moi j'ai une toute une éducation traditionnelle, genrée, et tout ça. De toute manière, on est dans une société qui peut encore véhiculer ces messages de « c'est aux femmes de s'occuper des enfants » hein j'te la fait courte, mais ce genre de message traditionnaliste, marqués par un société très patriarcale aussi. »

Marc

« Je m'appelle Marc, j'ai 39 ans et je suis en formation en Bretagne pour devenir directeur d'une structure médico-sociale, en l'occurrence, d'un ehpad. Mon père est cadre dirigeant et ma mère est chasseuse de tête. Mes grands-parents étaient ouvriers manutentionnaire. J'ai passé une bonne scolarité, dans le privé c'était l'enfer niveau relationnel, niveau harcèlement puis dans le public je me suis extra-épanouie. Ensuite j'ai continué mes études paisiblement, prépa hypokhâgne, fac d'histoire puis école de gestion.

Ce que je fais actuellement, c'est une reconversion professionnelle. Avant je travaillais dans le milieu de l'hôtellerie, en tant que directeur. J'ai toujours eu des fonction de direction, tout d'abord par le biais des colonies de vacances. En tout cas, ça me plaisait plus ce milieu, l'argent était trop présent. J'avais envie d'un métier plus en accord avec mes valeurs. Pour ce qui est de la valorisation de ma profession je me dis qu'aujourd'hui, en tant que directeur d'ehpad, j'ai la possibilité d'offrir aux personnes accompagnées une possibilité de vivre dans

des situations décentes. J'ai cette idée d'utilité sociale. Mon métier n'existe que parce qu'on a une volonté commune et une équipe. J'ai une certaine sensibilité avec les personnes âgées et je trouve qu'ils méritent des bons établissements où s'épanouir durant leurs vieux jours.

Moi je dirige des équipes depuis 21 ans. J'ai un tempérament qui me pousse à prendre des risques, des responsabilités et j'aime avoir la possibilité de diriger. Ça ne veut pas dire que j'aime le pouvoir, ça c'est encore autre chose. J'ai cette habilité et j'estime qu'on a tous des compétences et le mieux pour les personnes que l'on accompagne c'est que chacun soit à sa place. Je prends souvent la métaphore du corps humain : chaque élément du corps a une utilité et s'articule vis-à-vis des autres éléments du corps. Moi, je sais que serai un très mauvais accompagnateur social car il m'arrive encore aujourd'hui d'être trop spontané, de manquer d'empathie, alors que dans l'innovation, dans la réflexion, je suis très bon. Moi travailler avec des femmes battues ça me flinguerait, j'aurai envie de tabasser tous les hommes (rire), faut bien se connaître pour faire ce métier.

Cela étant, je pense que tout le monde ne peut pas faire de travail social, cependant la personne qui souhaite peut le faire avec une formation adaptée. Moi j'ai une habilité de direction, après je ne sais pas si j'avais les compétences naturelles. Ça demande de l'investissement personnel mais aussi de l'ambition, vouloir réussir. Le secteur médico-social c'est vrai qu'il est largement féminin mais j'ai aucune explication scientifique ou sociologique. Ça serait qu'un a priori sexiste de dire « Oui mais les femmes ont peut-être cette vocation sociale de prendre soin, du fait de la maternité », je trouve que c'est une grosse connerie cette argumentation mais je n'ai aucun argument pour essayer d'expliquer cette situation et puis ça me prendrait la tête, c'est un fait et je fais avec. C'est parfois compliqué en tant qu'hommes d'être confronté à un milieu de femme. On m'a déjà envoyé en pleine gueule, de la part d'une salariée, que comme je n'étais pas une femme je ne pouvais pas comprendre qu'elle doive partir 30 minutes plus tôt pour aller chercher son enfant à l'école. Je ne sais pas si c'est des professions qui se féminisent ou qui sont féminisées de base, car c'est vrai qu'historiquement il y a plus de femme dans les métiers du soin, je ne sais pas pourquoi mais, allez, je vais tenter une explication un peu hasardeuse, peut-être que les femmes, sont naturellement, émotionnellement, plus attentive à l'autre et parce que cet altruisme est inscrit, non pas génétiquement mais dans leur schéma relationnel, social, peut être que ça en fait des candidates « destinées » entre guillemet, parce qu'il n'y a pas de fatalité, envers ces métiers-là. Mais ça serait une hypothèse très fragile mais effectivement en ehpad y'a beaucoup de femmes mais y'a pas de genre. Enfin y'a pas de luttes de genre parce que derrière leur blouses, ils sont tous soignants, ils sont tous collègues et ils sont tous dans la même galère. Peu importe, hommes ou femmes. »

Myriam

« J'ai 39 ans, je vis dans le 84, j'ai pas d'enfants et je vis avec mon conjoint qui bosse dans le BTP. J'ai longtemps été dans la communication mais j'avais envie de changer, de faire quelque chose qui avait plus de sens, d'accompagner des gens. Même si j'ai pas de diplôme d'éduc, je bosse en tant qu'éducatrice spécialisée dans un foyer d'urgence depuis 3 ans.

J'aime le lien social, je suis assez spontanée et j'avais besoin de terrain. Je me pose pleins de questions, je suis proche des gens et donc même si je suis pas diplômée, personne ne remet ma légitimité en question. Ce que j'aime dans mon travail ce sont les petites victoires, un titre de séjour par ailleurs. J'ai bien trouvé ma voie mais je ne m'attendais pas à ce que les gens aient autant tendance à dire « c'est extraordinaire » ce que tu fais. Mais y'a rien d'extraordinaire. Si c'est juste avoir les « couronnes » de se tourner vers les autres, ben non c'est pas extraordinaire. C'est pas une vocation, on décide de faire un métier, après c'est pas pour autant qu'on sait bien le faire. Il faut avoir un intérêt pour les gens et savoir ce que l'on peut aussi apporter aux gens et puis il faut avoir des épaules large. Du coup, on a souvent l'idée de l'homme qui aide les jeunes délinquant ou qui est dans le milieu de la précarité.

Dans la littérature sur l'éducation spécialisé ce sont que des hommes, pas de femmes. Ou même à la télé, c'est les hommes que l'on entend, qui prennent la parole, comme pascal le grand frère. Tout le monde se construit une image et surtout une image dont on a envie. Parce

que, de voir les gens avec la précarité et la douleur et la violence, on ne peut pas voir une femme avec ça, on ne peut voir qu'un homme. Parce qu'un homme c'est tout de suite plus fort, mentalement, qui peut aller au charbon. Alors qu'une femme c'est plus sincère, ça prend soin, c'est tout mignon, ça va avec les enfants, ça joue aux lego. Ce n'est absolument pas moi, je suis plus du genre à aller au charbon qu'à jouer aux lego. Donc automatiquement c'est une image qu'on a envie de se construire. Mais en même temps, ça reste un métier du care, et les métiers du care sont associés aux femmes. Même le langage il reflète des choses, assistante sociale c'est souvent dit au féminin alors que éducateur est souvent dit au masculin. Travailleur social ou travailleuse sociale c'est plus neutre. Après y'a des fois où les hommes sont plutôt présents. Surtout en tant que chef de service, où c'était assez paritaire.

C'est quelque chose revient dans beaucoup de secteur. Le fait qu'il y ai autant d'hommes cadre dans le travail social par rapport aux autres professions du social c'est un peu le mal de notre génération ou plutôt celle d'avant. C'est toujours pareil, les hommes ont tendance à avancer plus rapidement, à avoir la possibilité d'avancer plus rapidement dans sa carrière. Par exemple, moi je me suis permis de bifurquer plusieurs fois dans ma vie parce que je n'ai pas de gosses, donc je ne suis pas « responsable de... ». Y'a un plafond de verre, c'est-à-dire que sur les métier que tu ne peux pas atteindre de manière première, tu dois faire tes preuves avant d'envisager de monter les échelons. Moi, parce que j'ai pas d'enfants, j'ai toujours eu la possibilité de me questionner sur ce que je voulais faire, sur la manière dont je voulais le faire sans avoir à me questionner sur quel impact ça va avoir sur les personnes qui sont dépendante de moi car j'en ai pas ! »

Ines

« Moi c'est Ines, j'ai 26 ans, j'habite à Strasbourg, j'ai pas d'enfant et ma compagne est dans l'import-export. Elle bosse autant que moi mais avec une fatigue. Ma mère est femmes de ménage. Ma grand-mère était infirmière puis femme au foyer et mon grand-père était dans l'armée. Ma sœur est assistance sociale et mon frère est dans la soudure. C'était assez compliqué dans ma famille. A l'école ça allait. Petite je voulais être écrivaine puis prof de français. J'ai fait un bac L puis à la fac mais c'étaient plus des expériences que de vrais études. Ensuite j'ai fait un service civique dans le travail social et ça m'a donné envie de continuer. Je comptais faire éducatrice spécialisée dans la PJJ mais j'ai finalement changé de projet et candidaté à une école classique de travail social. Moi j'ai grandi dans un milieu populaire, j'ai aussi rencontré des travailleur.se social.es dans mon parcours donc ça a dû jouer. Moi maintenant je suis éducatrice de rue dans une association. Il faut, pour faire du travail social, faire un travail sur soi. Savoir prendre de la distance vis-à-vis de la misère, de la précarité. Peut-être que certains ont la volonté de faire ces métiers mais tout le monde ne peut pas le faire. Selon moi l'histoire de vie peut faire beaucoup, je pense que les personnes qui ont été confrontés à des dures histoires de vies, des traumatismes auront plus tendance à vouloir aider les autres. Après voilà y'en a peut-être qu'ils le font pour nourrir leur égo. Moi j'avais une certaine aisance dans les relations, je suis très extravertie. Après j'ai appris vraiment des choses durant la formation, surtout en 3eme année. C'est vraiment important.

Je suis pas hyper bien payé, c'est pas assez, je suis à 1500. Après je suis dans l'association mais je pense qu'on est pas, les travailleurs sociaux, assez considérés. C'est un peu comme les infirmières, vu que c'est considéré comme des métiers fait par « vocation », y'aura toujours des gens pour le faire même si c'est mal payé.

Ça m'étonne pas qu'il y a beaucoup plus de femmes dans le travail social, surtout pour les assistantes sociales et les éducatrice de jeunes enfants. Educateur spécialisé c'est plus mixte. Comme les éducateurs technique. C'est dû à la vision de la société, et les femmes elles réclament moins de salaires que les hommes. On est dans une société un petit peu patriarcale mais c'est en train de changer ! Après le coté educ technique c'est dû au fait qu'ils ont déjà des métiers de base, dont certains dans le milieu du btp, et c'est des métiers plus masculinisés. Je pense que les femmes elles ont moins tendance, on a moins tendance à se mettre en avant, ou à se lancer dans des postes à responsabilité. Et je pense que c'est dû à la société dans laquelle les hommes prennent plus des opportunités. Et puis, les métiers du travail social il

sont beaucoup nommés au féminin dans le langage et ça, ça a une influence. C'est sûr, le langage influence. »

Coline

« Je suis Coline, je suis une femme, j'ai 28 ans, je suis en 3ème année d'éduc à Rennes et j'ai fait un master 1 de psycho. Mes deux parents sont profs en collège et enfant ça allait pas trop mal. Après le bac je me suis posé la question sur ce que j'allais faire et je me suis dit pourquoi pas infirmière, mais je crois que c'était pas très incarnée en fait comme choix, c'était plutôt parce que j'avais rencontré des gens, et je me suis dit « ah oui, c'est un peu dans le soin, avec autrui ». Du coup j'ai décidé de faire une L1 de psycho et en même temps une prépa pour devenir infirmière. Et en fin de compte je me suis dit que c'était trop dans les soins techniques et que ça ne m'intéressait pas. Donc j'ai continué psycho jusqu'en master 1, c'était passionnant. Mais ça m'a toujours un peu trotté en tête de travailler avec des gens donc educ ça a été une des portes d'entrée pour bosser dans ce milieu, pour travailler avec les autres. Les gens m'ont dit que c'était pas déconnant vis-à-vis de mon caractère. J'avais rencontré des educs et ça rassemblait à ce que je voulais faire dans le travail social, dans l'action et en même temps dans la relation, plus qu'AS par exemple. Et ME, on m'a dit que vu mon parcours universitaire ce n'était pas nécessaire.

En tout cas c'est des métiers qui manquent clairement de valorisation : déjà dans les médias ont est jamais cité, on est pas représentés ou alors on l'est mais de manière caricaturale avec la protection de l'enfance. Et tout simplement au niveau du salaire... Tout en sachant qu'on arrive dans un métier où on sait qu'on sera mal payé, mais pour moi le salaire fait aussi partie d'une valorisation et d'une reconnaissance sociale, que nous n'avons pas. Mais c'est dans beaucoup de métier du socio ou du médico-social. Et c'est un métier très féminin, donc peu et mal représenté. Si y'a autant de femmes c'est dû à la construction sociale des genres, les stéréotypes, qui commencent dès tout petit dans notre éducation, dans le sens où pour moi, les filles sont souvent représentées comme des êtres plus relationnel, qui doivent aller vers l'autre, qui doivent prendre soin de, alors que les garçons ils sont plus dans le domaine de l'action, du faire, de l'action, faut pas être une fillette. Donc même à travers les mots, la parole, que nos parents, que la société, que l'école, même dans ce qu'on apprend, nous fait dire des garçons ou des filles. Pour moi déjà là, ça forme une sorte de scission entre les deux. Et même dans la représentation des métiers qu'on peut avoir et qu'on peut faire, souvent, dans ce qui nous est présenté depuis le plus jeune âge, c'est bah les filles vont par exemple être instit, et les garçons, attention, ils vont plutôt être pompier tu vois.

Même dans le secteur social, souvent les hommes on les associe à la technique, à la construction, à l'action. C'est représentatif de la société en générale, tout comme le fait que ce sont les hommes ont plus de postes de pouvoir que les femmes ou en tout cas on en parle plus car je pense que la société nous dit que les mecs sont plus légitimes à des postes de pouvoir. Ça s'explique par notre société patriarcale où les hommes accèdent plus au pouvoir, et peuvent aussi plus facilement manager parce qu'ils n'ont pas la charge dû à la grossesse et à l'éducation ensuite, qui les mettrait en arrêt. Je ne me sens pas pour l'instant, légitime à accéder à des fonctions de cheffe de service, je m'en sens pas capable pour le moment.

En tout cas c'est compliqué de parler de ça avec ses collègues. Au foyer où j'étais je ne me sentais pas légitime, je sais pas pourquoi. Je pense que c'est une pensée qui est loin d'être partagée ou que les personnes n'ont pas encore questionné. Je pense que c'est dû à une question de génération et puis c'est un sujet qui n'est pas du tout abordé en formation. Donc c'est un peu compliqué si ce n'est pas une appétence personnelle ou du vécu personnel et bien y'a plein de gens qui ne se questionnent pas dessus. Pour les gens finalement c'est assez logique que je fasse du social, du coup le fait d'être une femme ça va avec : ah oui, tu prends soin de, c'est assez normal pour les gens. Mais du coup, le fait de me questionner autant, de me déconstruire m'ouvre d'autres champs et je me demande mais pourquoi je n'ai même pas pensé à d'autres genre de métier. Ça me permet de voir plein d'autres possibles que je n'avais pas en tête ! »

Jérôme

« Je suis Jérôme, j'ai 59 ans et je suis chef de service dans un foyer de vie à Rennes. J'y travaille depuis 15 ans. J'ai deux enfants et je suis mariée à une femme qui ne travaille pas. On a fait le choix, au niveau du couple, de prendre deux congés parentaux. La difficulté qu'elle a rencontrée c'est qu'elle a pas de diplôme qui intéresse le milieu du travail. Donc vu que je suis cadre, on vit sur un salaire et elle a le temps d'être avec les enfants. Durant mon temps libre, je m'occupe de mes enfants, je me rends disponible pour les devoirs notamment. Je suis issu d'une famille de 3 enfants, j'ai toujours été un élève moyen. Les 3 on a fait une carrière en lien avec le social. Mon père est ouvrier et ma mère femme au foyer. Mes grands-parents avaient une petite exploitation agricole. Niveau étude moi j'ai fait une licence de psycho puis un BTS de gestion. Je suis devenu surveillant puis j'ai fait un break d'un an.

Quand j'étais en psycho, j'ai rencontré une fille qui connaissait un prof de yoga. J'ai commencé à faire du yoga et par ce biais là j'ai eu mon poste de directeur parce qu'une structure s'ouvrait dans le champ du handicap. C'est le seul cv que j'ai envoyé de toute ma carrière. Je suis toujours au même poste, chef de service et j'ai pas de direction au-dessus de moi. Selon moi, il faut obligatoirement savoir comment se mettre à la place de l'autre, un certain calme, comment dire, il faut être digne de confiance, il faut avoir une stabilité, être capable de bienveillance. Paradoxalement il faut aimer les gens mais moi j'aime pas trop les gens. Dans la relation j'essaie d'être vrai mais c'est pas toujours évident. Tout le monde ne peut pas faire du travail social. Il faut ces qualités-là. Moi ça m'aurait plus d'être plus sur terrain mais je passe pas mal de temps avec les personnes quand même. Et puis je suis pas à plaindre, j'ai un salaire de cadre. Ce qui sont à plaindre c'est vraiment les personnes qui sont payés au smic pour faire des nuits, des week-end dans le travail social. Je pense que c'est à cause du fait que les gens n'ont pas conscience ; il faudrait que les gens fassent une immersion pour voir ! « Celle-là elle est juste bonne à torcher ses gamins » ça révèle bien la non-reconnaissance envers les personnes qui s'occupent d'autres humains dont les enfants. Ceux qui font du travail social c'est ceux qui veulent donner, ceux qui veulent être utile.

Alors pour le côté féminisé, déjà en psycho y'avait 80% de femmes. Et alors, à s'occuper des enfants y'a un côté culturel mais je suis certain aussi qu'il y a une matrice ; quand on sent dans son corps un enfant qui grandit, ça donne une compréhension des choses, une sensibilité particulière, qui va faire que oui, les femmes fassent plus du social. Y'a une dimension maternelle pour les femmes inévitable. C'est même pas une question de choix, pour moi c'est clair, on est différent. Y'a pas de hiérarchie, on est juste différent au niveau de la sensibilité. Y'a des natures différentes, ça ne se discute même pas, c'est une évidence. Dans le yoga c'est pareil, c'est 80% de femmes ! Le yoga doux il y a plus de femme, le yoga tonique il y a plus d'homme et ça devient mixte, c'est une réalité. Pour les educ technique, est ce que c'est culturel ? Je sais pas si la technicité elle est masculine, je pense pas...Après y'a des type de technicité différente, je sais pas, travailler le bois... Après il doit y avoir une influence de culturel, surement. Après je sais pas. Les postes de responsabilité, comme ailleurs, ça doit être dû au fait que peut être les hommes se mettent plus en évidence, ils ont peut-être plus besoin. Tout groupe a besoin d'un bon équilibre : les équipes que d'hommes ou que de femmes ça marche pas. C'est une histoire d'énergie, il faut un équilibre entre homme et femmes. Après oui on a tendance à construire une suprématie où le père est le chef de famille ou je sais pas quoi. Mais oui il faut encore évoluer par rapport à ça c'est évident. Moi le fait d'être un homme dans le social ça me permet d'avoir une sensibilité. Moi je pense en termes d'énergie Ying et Yang. Yang, c'est l'énergie masculine, d'intuition et Ying une sensibilité. J'ai du Ying en moi mais j'ai développé du yang parce que c'est important, je suis un mec. »

Annexe 3 : tableaux complémentaires

Proportion de femmes parmi les professionnels en emploi

Profession	Secteur d'activité							Ensemble des secteurs
	Accueil de jeunes enfants	Aide à domicile	EHPA	Enfants handicapés	Adultes handicapés	Adultes et fam. en difficulté	Enfants en difficulté	
Assistantes maternelles	99%							99%
Aides à domicile		97%						97%
Educateur de jeunes enfants	98%			95%			93%	97%
Assistant de service social		93%	92%	93%	86%	80%	85%	92%
Conseiller en économie sociale et familiale		95%			92%	85%		89%
Aide médico-psychologique		89%	95%	86%	83%	81%		87%
Animateurs	91%		88%	66%	56%	48%	63%	71%
Moniteurs éducateurs				75%	74%	56%	67%	70%
Educateurs spécialisés				72%	69%	63%	62%	67%
Cadres socio-éducatifs	84%	80%	72%	51%	51%	56%	48%	61%
Educateurs techniques, moniteurs d'ateliers				28%	32%		16%	30%
Total	99%	97%	89%	71%	67%	65%	63%	90%

Source : INSEE - Enquête de recensement 2010

Niveau	Diplômes	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011
Niveau V CAP-BEP	DE d'Auxiliaire de vie sociale	98	97	97	97	97	97	97	96	96
	DE d'Aide médico-psychologique	88	90	87	89	87	88	89	89	89
	DE d'Assistant familial						100	92	91	89
Niveau IV bac	DE Technicien de l'intervention sociale et familiale	87	96	96	96	97	96	96	96	96
	DE Moniteur éducateur	72	73	76	72	74	73	75	75	76
Niveau III - bac + 2	DE d'Educateur de jeunes enfants		97	98	96	97	97	97	97	97
	DE d'Assistant de service social	93	93	94	94	94	94	94	94	94
	DE d'Educateur spécialisé	71	71	73	74	76	76	74	75	77
	DE d'Educateur technique spécialisé	23	26	25	27	27	27	31	31	32
	DE Conseiller en économie sociale familiale	98	99	98	97	98	98	99	96	97
Niveau I et II - bac + 3 et plus	DE Médiateur familial			87	100	88	92	95	93	88
	CA aux fonctions d'encadrement et de responsable d'unité d'intervention sociale			59	61	63	61	64	62	67
	CA aux fonctions de directeur d'établissement social			43	43	41	54	52	48	57
	DE d'ingénierie sociale	52	63	63	64	58	64	57	58	70
	Ensemble	84	85	85	86	85	84	86	86	86

Proportion de femmes (en %) parmi les diplômés en travail social selon l'année et le diplôme

Source : DREES - Enquêtes sur les écoles de formation aux professions sociales¹

TABLEAU 15. LES ÉTUDIANTS ET LES DIPLÔMÉS EN 2004

		Étudiants %		Diplômés		% femmes	% de 27 ans ou plus
		Nombre	%	Nombre	%		
Niveau V	AMP	10 241	19	4 391	22	90	65
	AVS	7 816	15	4 280	21	97	87
	Total	18 057	34	8 671	43	93	
Niveau IV	TISF	1 303	2	372	2	96	62
	ME	5 828	11	2 772	14	73	56
	Total	7 131	13	3 144	16	75	
Niveau III	AS	8 352	16	2 057	10	93	36
	ES	12 584	23	3 391	17	71	59
	EJE	4 507	8	1 350	7	97	35
	ETS	1 044	2	341	2	26	93
	CESF	1 384	3	951	5	99	9
	Total	27 871	52	8 090	40	81	
Niveau II	Formations supérieures	583	1	121	1	63	98
Total formations		53 642	100	20 026	100	85	57

— Source : Grenat P. (2006), « Les étudiants et les diplômés des formations aux professions sociales de 1985 à 2004 », *Études & Résultats*, n° 513, août.

Résumé

A travers l'étude du travail social dans son ensemble, les questions liées aux genres sont presque immédiatement révélées ; la faible proportion d'hommes qui constituent ce secteur est questionnante. Quels sont les facteurs pouvant expliquer une répartition genrée des professions du travail social ? Le contexte socio-historique dans lequel est né le travail social ainsi que l'état des lieux actuel de la répartition genrée des formations nous permet d'avoir un éclairage sur les conceptions genrées qui ont traversé la société et qui perdurent aujourd'hui. La socialisation et les instances socialisantes se révèlent être des facteurs essentiels dans ce phénomène de répartition sexuée des individus au travail. Un détour par l'origine essentialiste et sexiste sur laquelle la socialisation repose permet de mieux comprendre ces enjeux, comme le théorise la notion de care qui est abordée dans ce document.